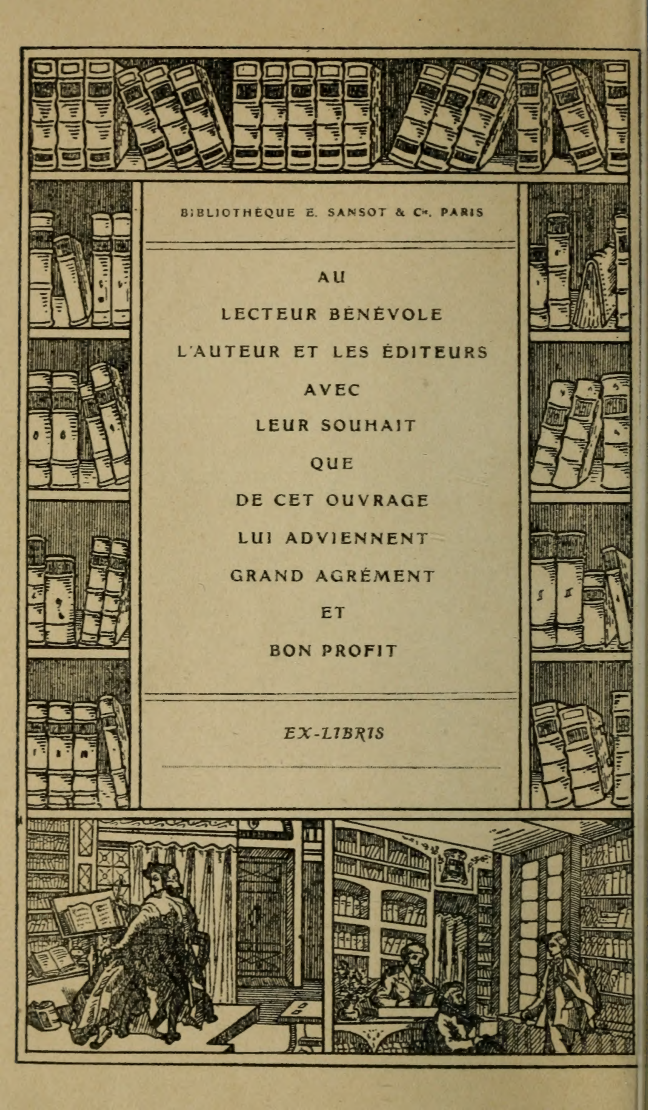

U d'/of OTTAWA
39003002189131




BIBLIOTHÈQUE E. SANSOT & Cie. PARIS
AU
LECTEUR BÉNÉVOLE
L'AUTEUR ET LES ÉDITEURS
AVEC
LEUR SOUHAIT
QUE
DE CET OUVRAGE
LUI ADVIENNENT
GRAND AGRÉMENT
ET
BON PROFIT
EX-LIBRIS

A Suzanne
son livre de chev

Fernand

F. A. PARADIS DE MONCRIF

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

Sept exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 7, et douze exemplaires sur Hollande, numérotés de 8 à 19.




Fr.çois Aug.tin DE PARADIS de Moncrif
Né en 1687. Mort en 1770.

F. A. PARADIS DE MONCRIF

HISTOIRE DES CHATS

Edition ornée d'un portrait-frontispice

avec une Introduction

PAR

GEORGES GRAPPE



PARIS

Chez SANSOT, Libraire, rue de l'Eperon, 7,
près le départ des carosses
d'Orléans.

MCMIX



F. A. PARADIS DE MONCRIF.

A HENRY ROUJON

« Imaginez Madame, quelle était la fortune d'un citoyen qui pouvait toute sa vie se trouver pour unique devoir de s'occuper des Chats et jouir de la considération publique. »

MONCRIF.

(*Les Chats.* — Lettre II.)

La postérité a des façons curieuses de répartir la gloire ou tout au moins la renommée. Avec l'aisance que donne le consentement à peu près universel des hommes, elle distribue les places dans l'immortalité, sans scrupules excessifs. Tel, qui mériterait d'être honoré, à l'égard des plus illustres, est relégué, en dépit de l'injustice, dans les bas côtés de son Panthéon. Tel autre se trouve assez avant dans ses bonnes grâces, pour que l'on s'étonne de cette faveur. Il semble qu'elle agisse à la manière de certaines grandes dames, qui tiennent salon littéraire dans le monde.

∴

I

En vérité, l'on ne me croirait pas si j'avançais que François-Augustin-Paradis de Moncrif est au nombre des méconnus. Sans doute, il est patent qu'il encombre fort peu l'histoire des lettres françaises, car l'on se croit quitte envers lui, lorsqu'on a cité son Histoire des *Chats*, mais si le procédé est quelque peu injuste — j'essaierai de le montrer — l'injustice n'est pas grande, car ce diable d'homme, qui jouait les dévots à l'occasion, se rattrape, par ailleurs. On ne peut pas écrire un livre sur la société française, au temps de Louis XV, sans qu'apparaisse sa sémillante silhouette, aux marges de l'œuvre, sur un propos ou sur l'autre.

Parle-t-on de la bonne Marie Leckzinska ? Son lecteur vient aussitôt faire l'empressé au cours des chapitres de cette biographie. Il trémousse son ombre falote, hypocrite et fine, autour du prie-Dieu de la Reine. Si l'on démolit quelque vieille maison, comme l'Hôtel de Bussy dans ce Paris d'autrefois que nous aimons à cause de ses souvenirs, et si l'on conte l'histoire de ces vieux murs (1) on retrouve son nom au premier rang de ceux qui le fréquentèrent. C'est la trogne libertine et sans contrainte d'un joyeux drille, d'un des meilleurs buveurs du « Caveau » de Landelle qui enlumine alors ces pages.

Mais, dans une époque de curiosité émue comme la nôtre, où l'on aime peut-être le XVIII[e] siècle, surtout à cause de ses histoires d'amour, le grand triomphe de Moncrif, c'est la chronique scandaleuse. A chaque pas on bute dans sa personne. Il est mêlé à l'existence de toutes les danseuses célèbres. Il rôde dans leurs jupes. Sa vie pourrait porter en sous-titre : De la Camargo à la Mazarelli (2). Il compose des

(1) G. Lenôtre. — La petite histoire : *L'Hôtel de Bussy* ; « Le Temps » 2 déc. 1908.
(2) A. Jullien. — *Amours de danseuses*. Daragon, 1909.

ballets innombrables, bien plus avec l'idée de vivre l'existence de ces interprètes que de faire œuvre d'art. Que lui importe que Rameau en écrive la musique pourvu qu'il devienne l'amant des filles d'Opéra ? Il ronronne auprès de la Guimard ou de la Sallé, avec des souplesses de chat amoureux. Il fréquente toutes les sociétés où l'on s'amuse, pour oublier le cavagnole de la Reine. Chez Mlle Legrand, dans le monde de la galanterie, on le rencontre, avec Crébillon fils, Collé ; il y connaît la Dubarry, hier encore grisette, qui se forme aux délicatesses de la femme de volupté. Les mémoires secrets de M. de Sartines ne l'oublient pas : on suit sa trace dans tous les lieux de débauche de la capitale (1) chez la Lacroix ou la Gourdan (2). Enfin, quoique obligé à Versailles de se montrer avant tout le serviteur onctueux, empressé et terne de Marie Leckzinska, il gravite dans ce tourbillon de fêtes que Mme de Pompadour créa autour de la mélancolie royale et pour elle, il compose ces Pastorales à grand décor, où elle incarne tour à tour Ragonde, Ismène ou Almazis.

Cinquante années durant, il papillonne ainsi, dans ce siècle, le plus fou et le plus délicieux de tous les siècles, autour de toutes les puissances et de toutes les gloires. Il butine sans cesse, cueillant ici des honneurs, là des plaisirs. Il est de toutes les fêtes, celles de la Cour et celles des petites-maisons. A ce seul titre, sa vie est déjà intéressante à étudier. Il représente toute une espèce, qui sous Louis-le-Bien-Aimé, se développa jusqu'à l'engeance. Homme de lettres, parasite, fonctionnaire, académicien, amant de cœur de ces demoiselles, roi cynique de l'esprit et de l'âme, il est un Neveu de Rameau bourgeois — moins vigoureux que le plébéien, moins pittoresque aussi, et plus complexe d'autre part. Mais bien plus, si nous rééditons aujourd'hui son œuvre la moins mauvaise, *Les Chats*, c'est d'abord et avant tout parce qu'elle n'est pas aussi mauvaise qu'on le croit généralement, et aussi, parce qu'elle nous offre un document curieux, une manière d'autobiographie énigmatique

---

(1) *Paris sous Louis XV*, t. I, p. 148-149-339. — Mercure de France.
(2) *La maison de Mme Gourdan* par E. Defrance. — Mercure de France : 1908.

de telle qualité qu'elle devient un chef-d'œuvre spécifique d'ironie, envers soi-même et envers les autres. C'est par excellence le livre à clef de la courtisanerie et du parasitisme.

⁂

Ce François-Augustin-Paradis de Moncrif vint au monde à Paris. C'est le propre d'un homme qui veut faire son chemin dans la société. Il naquit en 1687, alors que la France était encore heureuse sous le Grand Roi. D'Alembert, qui assuma la lourde tâche d'écrire l'Histoire des Académiciens de son siècle, nous dit en termes dignes de la compagnie; qu'il était issu de parents pauvres mais honnêtes.

A l'occasion de sa naissance, s'accomplit dans la vie des braves bourgeois anglais — ses père et mère — une formalité, qui peut sembler providentielle et miraculeuse lorsqu'on sait le devenir de l'enfant. Ils francisèrent, en l'honneur de cette nativité, leur nom, comme s'ils eussent eu le tendre pressentiment qu'il fallait aplanir la route, sous les pas du jeune Paradis.

Ils avaient — et ce petit fait suffit à nous renseigner à cet égard — l'intention formelle de soigner son éducation, afin qu'il put un jour faire figure d'honnête homme dans le monde. Mais ces braves gens étaient, comme c'est le cas de la plupart des parents, par rapport à leur progéniture, des attardés. Ils concevaient le perfectionnement d'un jeune homme, selon les traditions des académies les plus en vogue sous Louis XIV, — et principalement avant son règne magnifique; et ces méthodes apparaissaient comme fâcheusement austères à cette ardeur juvénile : « Le jeune Moncrif — c'est ici d'Alembert, son panégyriste qui guide mon discours — déconcerta ces vues par des inclinations toutes contraires : il préféra aux études sérieuses les talents agréables : la poésie, la danse et la musique. Il cultiva jusqu'à l'escrime, dans laquelle même il se rendit très profond et presque célèbre ; mais, en fréquentant les salles d'armes, il eut le mérite, très rare à son âge, de n'en prendre ni le ton ni les mœurs. Ce fut au contraire ce talent qui servit le plus à l'introduire dans les sociétés brillantes, en lui fournissant souvent l'occasion de se trouver avec la jeunesse la plus distinguée du Royaume. »

Ce tableautin, détaché d'un « Eloge » de Moncrif, (1) appartient vraisemblablement au genre rosse, et Jean le Rond d'Alembert dût bien se divertir à le composer. Tous les détails, réunis ici, sont vrais. Et cependant l'impression générale est sinon fausse, au moins « truquée ». Le bon petit collègue oublie de dire que le jeune Paradis fit aussi des études très sérieuses et que s'il négligea certaine culture, chère à Port-Royal, inutile à son gré, il se pourvut à tout hasard d'une solide érudition. Bien mieux même, lorsqu'on regarde d'un peu près ce petit livre que nous réimprimons aujourd'hui, l'on peut se rendre compte que son auteur avait plus de connaissances qu'il n'en laissait paraître en société et que n'en avaient la plupart de ses contemporains.

Tel qu'il fut pris d'ailleurs, ce croquis de d'Alembert est bien vivant. Après tout, sa rosserie ne dépasse pas les limites d'une bonne critique académique. Si nous ajoutons par surcroît l'éloge qui convient, nous avons le portrait fort exact de ce jeune arriviste, qui soignait son avancement fignolant le détail, ne répugnant à aucun effort pour réaliser son dessein. Sans nul doute, il avait une connaissance précoce de l'âme humaine de tous les temps et de celle de ses contemporains en particulier. Il savait que la carrière qu'il choisissait n'était pas exempte d'aventures et que si l'on veut vivre paisiblement, dans une situation tant soit peu fausse, il est bon de savoir l'escrime. C'est Tacite au cours de ses lectures qui lui avait enseigné la maxime : « *Si vis pacem, para bellum.* ».

⁂

Tout ce souci qu'il avait pris de sa formation ne pouvait demeurer sans récompense, dans une société où les frivolités absorbaient toute la vie.

Bon danseur, chansonnier, poète d'alcôve et le mollet bien fait, Paradis de Moncrif avait tous les titres à s'intituler homme de lettres. Il en prit le nom et courut les sociétés littéraires. Il faisait ici un rondel, là un madrigal et il

(1) *Histoire des membres de l'Académie française*, morts depuis 1700 jusqu'en 1771 par M. d'Alembert. — Tome VI. Paris ; 1782.

instaura sa réputation, grâce aux grandes dames, à qui il rendait des services mondains et aux bonnes filles qui s'enorgueillisaient d'avoir pour amant un écrivain.

Toutefois, comme il était avisé et qu'il ne s'en faisait pas autrement accroire à lui-même, il n'imprima pas ses petites œuvres. Il réserva pour la belle circonstance, sa première édition. Louis XIV étant mort, il écrivit une ode sur ce thème admirable,et en homme avisé,au cours de ce poème, il parlait surtout des vivants. S'adressant d'abord au Régent, puis à Louis XV, il disait à celui-ci :

D'un Héros l'active prudence
De nos cœurs assume la foi
Il tient l'épée et la balance
Trop pesantes encore pour toi.

Ces vers sont de toutes façons d'une « platitude désespérante ». Moncrif après les avoir publiés éprouva-t-il le sentiment qu'il dépassait dans un tel genre la médiocrité permise à un débutant ? On ne sait. Mais tout est possible de sa part. Et l'on serait enclin à le croire, lorsqu'on le voit tenter, à partir de ce moment, de moindres ascensions poétiques. Ce qu'il avait cherché en composant son Ode, c'était à acquérir la faveur de Philippe d'Orléans. Ayant atteint son but, il se borna désormais à écrire des vers imités d'Anacréon ou de petites fables insignifiantes. Moyennant cette concession au bon sens dans le pays qui avait connu, l'âge précédent, Racine, Molière, la Fontaine et même Boileau, il passa pour un poète.

Non point sans doute pour un grand poète. Les gens du XVIII[e] avaient trop d'esprit pour s'en laisser conter à ce point. Mais on trouvait agréable ce jeune homme qui composait des pièces de vers sur commande pour toutes les circonstances de la vie, pour les baptêmes, les mariages et les enterrements. Et comme, d'autre part, il était homme, et au-delà, à réaliser les prouesses amoureuses dont il se vantait dans ses décasyllabes, on lui passait sa douce manie, à laquelle d'ailleurs il était sans doute le moins attaché.

Ces œuvres lui procuraient au surplus l'avantage qu'il souhaitait en les écrivant. Il était reçu chez la duchesse du

Maine. Il appartenait à « l'Académie de ces Dames et de ces Messieurs ». Il était membre du « Théâtre de Bagnolet » et de « la Société dramatique de Berny ». Convive assidu aux « Dîners du Bout du banc » ; il avait reçu ses brevets de « l'Ordre de la Calotte ».Avant de participer aux bénéfices, aux honneurs et aux places sérieuses, que donne la société, il se faisait admettre dans toutes les compagnies où l'on s'amuse...

En s'instituant ainsi,par calcul et peut-être aussi,disons-le à sa décharge,par tempérament, le maître Jacques des plaisirs des grands,il gagna leur confiance,et cette sorte d'indulgence qu'ils réservent volontiers à ceux qui les divertissent. On se l'arracha bientôt. Il devint indispensable. Pour l'avoir aux heures de loisir, on lui donna des charges et des fonctions grassement rétribuées, qui l'attachèrent. A ce sapajou humain, on fit une cage dorée, où l'enfermer entre les intermèdes, qui étaient son triomphe. On se le passa de main en main comme une curiosité. Pour qu'il consentit à être régisseur des plaisirs, qu'il montât des pièces, réglât des ballets, ramenât des danseuses et des comédiennes, on le prenait pour secrétaire de ses commandements.

Ce moment, dans l'existence de Paradis de Moncrif est un des plus savoureux. Quelques très grands seigneurs, que sa verve et ses complaisances divertissent, et servent tout à la fois, se le disputent à prix d'or. Ainsi, tour à tour et à bon escient, ce boute-en-train patenté passe de la maison du duc de la Vallière, à celle du grand prieur d'Orléans. Le comte de Maurepas se le voit enlever par le comte de Clermont.D'Argenson,le cadet,se l'attache enfin.Il ne quittera ce dernier maître que pour se consacrer au service exclusif des souverains, qui apprécient mieux que quiconque l'art de la flatterie.

⁂

Entre deux pirouettes,pour consolider son crédit et pour étendre sa renommée, Moncrif travaillait à des ouvrages de théâtre : Cet homme qui avait le besoin insatiable de plaire, voulait recueillir le suffrage du public. En même temps, il ressentait une volupté secrète à évoluer dans ces

milieux de théâtre, à fréquenter la société des comédiennes qui ont les mœurs faciles, les atours luxueux, le propos spirituel. Il faisait jouer au Théâtre Français, une comédie, intitulée l'*Oracle de Delphes*. Elle réussit, mais mieux encore elle eut un succès imprévu. Après la quatrième représentation elle fut interdite, en dépit ou peut-être à cause des applaudissements qui l'avaient accueillie, sous le prétexte d'impiété. C'était la gloire.

Pour une première œuvre, Moncrif avait tous les bonheurs: le succès littéraire et le scandale. Après cela, il fut classé parmi les meilleurs écrivains dramatiques de son temps, encore qu'il ne connut par la suite que des échecs: *Les Abdérites*, representés en 1732 à Fontainebleau furent accueillis froidement. Mais au théâtre, cela n'a jamais eu d'importance.

C'est à l'Opéra, à l'Académie nationale de musique que Moncrif devait le plus brillamment réussir. Son ballet *Zélindor, roi des Sylphes*, lui procura une réputation qui dura autant que le régime, les suffrages les plus flatteurs — celui de Voltaire entre autres — et de beaux droits d'auteur. Non seulement, il fut joué à l'Opéra, mais le 18 décembre 1752, il était représenté à Versailles, devant le Roi, et certains vers, lâchés à bout portant dans ce monde de l'Allusion, ne durent pas médiocrement contribuer à l'enthousiasme. Zélindor, le roi des Sylphes délaisse les Sylphides pour une mortelle et s'en explique ainsi :

Une Sylphide sait aimer,
Mais une Mortelle est charmante

Hé! comment ne pas m'enflâmer
Pour l'aimable objet qui m'enchante!

Oui, la jeune Zirphé m'a fixé dans ces lieux :
Par mille enchantements, mon art ingénieux
Prévient ses vœux, l'étonne et l'amuse sans cesse ;
Cent fois pendant les nuits,
Les songes que j'instruis
Lui peignent mon image, annoncent ma tendresse
J'ai soin qu'à sa félicité
Tout conspire dans la nature
Cherche-t-elle ses traits au sein d'une onde pure,
Elle y voit les Amours couronner sa beauté.

Si l'on songe que ce ballet avait été composé en 1745, l'année même où Madame de Pompadour devenait maîtresse royale — le bal masqué de l'Hôtel-de-Ville avait eu lieu fin février — et qu'en 1752, Zélindor — Louis XV dédaignait encore toutes les Sylphides du monde — lisez : toutes les Dames de la noblesse — en l'honneur de cette « mortelle »,on reconnaîtra que cet incorrigible flatteur ayant trouvé cette fable n'avait pas besoin d'autre génie pour triompher. On comprendra aussi que ce ballet ait assuré à Moncrif la protection et l'amitié de la favorite...

⁂

Les œuvres dramatiques de l'auteur *d'Ismène* nous ont entraîné assez loin dans la vie de Moncrif. Il nous faut revenir sur nos pas, pour assister à l'éclosion de cette fortune. C'est d'ailleurs à peu près à ce moment que se place la seule erreur de conduite qu'il ait jamais commise.

Le comte de Clermont avait soufflé ce modèle des serviteurs à M. de Maurepas. Il crut aussitôt avoir réalisé le plus magnifique exploit. Ayant nommé Moncrif, secrétaire de ses commandements, il le soignait et le cajolait comme l'oiseau rare. A la Cour,à la ville,il célébrait perpétuellement ses mérites. Volontiers, il l'eut égalé aux plus grands génies du passé. A la bonne Reine elle-même, il vantait l'auteur des *Chats*. Il se fit à ce point éloquent que celle-ci décida d'acquérir ce phénomène pour son propre compte. D'emblée, sur sa description, elle nomma ce phenix son lecteur ordinaire.

Moncrif savait qu'il est utile de reconnaître les bienfaits. Il semble qu'à la suite de cette promotion inespérée, qui transformait sa condition jusqu'au miracle, il eut dû témoigner à son protecteur une gratitude sans borne. D'une certaine façon, il parut le faire. Il ne quitta pas la maison du comte de Clermont, ce qu'il eut pu faire aussitôt, sans inquiétude du lendemain désormais. Mais, en y demeurant, il se révéla d'une légèreté admirable et stupéfiante : au foyer même de celui-ci, il s'oublia dans les bras charmants et ronds de la maîtresse du Comte-Abbé, l'exquise,la divine, la frivole Camargo...

Trait qui déconcerte si l'on songe au sang-froid de notre arriviste ! Fut-ce un éblouissement de la chair ou ce vertige, que ne dominent pas les mieux assurés ? On ne sait. Pour ma part, je ne suis pas loin de penser que ce geste de l'amour fut lui-même réglé comme un pas de danseuse ou, plus minutieusement encore, comme tout autre acte de Moncrif. Grâce à cet expédient délicieux, en effet, ce modèle des littérateurs de maison évita à M. de Clermont de conserver, en se séparant de lui, le regret de le perdre. Bien mieux même, de la sorte il l'obligea à le renvoyer — ce qui était son dessein secret et son désir.

Ce scandale, consommé et devenu public, lui fut d'ailleurs très utile. A partir de ce moment, il se sentit rassuré dans son amour pour les femmes. Il put avoir des liaisons et des bonnes fortunes, de façon continue, sans que l'on en parlât autrement que pour en rire et l'envier. Entrant au service du Comte d'Argenson, il prit prétexte de l'aventure pour définir sa condition de façon plus précise. Respectueusement il fit sans doute valoir à son protecteur par quelque apologue oriental dans le goût de ses contes, que le service de sa Majesté très Chrétienne n'était pas comparable à celui de Sa Hautesse et qu'il eut été très impertinent, même auprès de la Princesse la plus pieuse de l'Europe, d'être privé d'un des ornements naturels que Dieu donna à l'homme. Les honneurs suscitaient chez Moncrif, non point certes une audace qui eut pu nuire à sa carrière,mais cette bonne assurance qui procure à tous les fonctionnaires une sérénité à peu près inébranlable.

En adoptant cette attitude, il se montrait d'ailleurs logique avec lui-même. Il conformait sa conduite aux théories qu'il avait développées, tour à tour sous le couvert de l'histoire naturelle et de la morale. En 1727, il avait publié un petit livre, qui paraissait uniquement rédigé par un ami des bêtes, contre les détracteurs de la race féline. En fait, l'histoire des *Chats* était une première et discrète apologie pour ces êtres charmants, d'une jolie souplesse de reins, qu ont des griffes mais font patte de velours, frôleurs et amoureux jusqu'à la mort, paresseux et ami de leurs aises.C'était, en dèpit des planches de Coypel, gravées par Caylus, et

figurant les chats les plus illustres de l'histoire, une première épreuve de son portrait qu'il avait dessinée de la sorte.

Onze ans plus tard, en 1738, alors que depuis cinq années déjà l'Académie l'avait appelé à recueillir la succession de Monseigneur l'évêque de Blois, il reprenait son thème, mais dépouillé cette fois des ornements que la crainte avait disposé autour de ses propos cyniques. Il publiait, assuré dans ses honneurs, l'*Essai sur les nécessités et les moyens de plaire*, où il ne craignait pas de formuler sa philosophie de la vie dans des maximes de cette qualité : « Un des fruits que l'on doit naturellement se promettre des avantages de l'esprit, c'est de se procurer une vie agréable. »

⁂

Cette vie agréable, il la vécut avec un art, une inconscience admirables qui désarmeraient un moraliste même. A son esprit, il ne demanda aucunes tâches sérieuses. Il ne le força à aucun travail personnel. Il lui imposa seulement d'être toujours en éveil, afin de pouvoir satisfaire aux demandes de la clientèle, quelles qu'elles fussent.

C'est un bien gros mot de dire qu'il le prostitua. Et cependant, Moncrif fut bien un homme fou de son esprit, comme il y a des filles folles de leur corps. Il le vendit à tout venant, indifférent à la corvée, uniquement préocupé d'en tirer de l'argent, afin de vivre par ailleurs sa propre vie.

Il avait obtenu les premiers avantages de sa carrière, au temps de la Régence, en écrivant des chansons à boire et des poésies libertines, qui ravissaient d'aise les grands seigneurs qui l'accueillaient. Certaines petites œuvres de lui, composées au Caveau, dans la société de Piron, de Vadé, de Voisenon ou de Crébillon fils, n'ont rien à envier aux productions les plus libres de ces bons esprits. Devenu académicien, il travailla avec la même aisance dans le genre ennuyeux pour assurer sa réputation. Lecteur de la Reine, pour accroître ses pensions ou recueillir de nouvelles charges il s'astreignit à une piété de Cour. Il composa des Cantiques spirituels. Et M. Octave Uzanne, dans la charmante notice qu'il plaça jadis, en tête de son édition des

Contes de Moncrif, rapporte un trait qui achève de nous peindre le bon homme : « Moncrif, nous dit-il, ne se contentait pas d'alimenter, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ses Cantiques spirituels la tendre piété de la Reine, il était encore — pour faire complètement sa cour à cette religieuse princesse — le médiateur de quelques correspondances dévotes qu'elle entretenait avec des personnes confites dans l'onction et la prière, entre autres, avec une ancienne comédienne qui s'était donnée à Dieu après s'être maintes fois prêtée au diable ; cette ancienne fille de théâtre se nommait Mlle Gautier et vivait en Carmélite, servant le ciel avec le même zêle qu'elle avait servi le monde. »

La mascarade ne saurait aller plus loin, je crois. Et cependant, je ne suis pas de ceux, avec M. Uzanne, qui traitent Moncrif de Tartufe (1). Il ne fut pas un hypocrite, et s'il consentit à des besognes religieuses, peu en rapport avec sa pensée et avec ses goûts, il ne se cacha jamais pour vivre, en dehors de ses fonctions, son existence de débauches Il y avait en lui deux personnages qui ignoraient tout l'un de l'autre, le fonctionnaire et l'homme. L'un gagnait de l'argent à des tâches pénibles, l'autre le dépensait avec grâce, avec esprit, avec prodigalité.

Et c'est à cause de cette duplicité de vie que le chef-d'œuvre de Moncrif, n'est ni une de ses poésies, ni un de ses ballets, ni un de ses contes ni même cette histoire des *Chats*, mais cette vie elle-même. Nul homme, avec moins de précautions, dans une condition, somme toute, modeste par l'origine et précaire en conséquence, ne réussit aussi bien à satisfaire la dévotion de ses protecteurs et sa passion du libertinage. Avec ses vices et malgré eux, il sut, une fois admis à la Cour, se faire nommer encore secrétaire général des Postes, lecteur de Madame la Dauphine, censeur royal et secrétaire du duc d'Orléans. Et avec l'argent que lui procuraient ces places, il entretenait des maîtresses, choisies parmi les plus belles filles de la galanterie et du théâtre.

Jamais — et c'est là encore une chose à noter — ce diable d'homme ne se fit ermite. Grimm, au lendemain de sa

(1) *Loc. cit.* Quantin 1879, page X.

mort, l'enterrait sous cette phrase qui voulait être méchante et qui ne parvient qu'à nous émouvoir : « Il a poussé la passion pour la créature ou plutôt pour les créatures jusqu'à l'extrême vieillesse. » Il eut pu dire jusqu'à sa mort.

A soixante-dix-sept ans, Moncrif en effet avait encore une liaison, à la fois très vive et très tendre, avec une des courtisanes les plus côtées de la capitale. Grâce à la jeunesse miraculeuse de ses sens et à l'exquise fraîcheur de son cœur, il satisfaisait tous ses désirs. Leurs nuits étaient légendaires dans la galanterie, et, proche la mort, le vieil amoureux se libérait des convenances qu'il avait observées jusque-là. Pour le plaisir de cette fille magnifique, il scandalisait l'Académie et pour satisfaire un de ses caprices, lui qui n'avait pas de goût à écrire, il composait un *Eloge du duc de Sully* qu'elle signa et un conte intitulé *Camédris* qui eut le même sort. Jusqu'à sa mort et jusque dans son lit d'amoureux ce devait être le destin de Moncrif d'écrire pour les autres. Mais jamais commande, même royale, ne dut lui sembler plus douce, malgré que le sujet en fût tant soit peu ennuyeux.

Il vint un moment cependant, où la Statue du Commandeur se dressa devant ce don Juan-fonctionnaire : il dut rendre les armes. Mais, alors avec une bonne grâce parfaite, sans bravade, il consentit à la retraite. Il se contenta désormais de vivre, sans tenter le sort, au milieu des danseuses, des comédiennes et des filles. Une vieille habitude ramenait toujours ses pas vers le foyer de l'Opéra, où il avait connu quelques-unes des plus belles heures de sa vie, où il avait cueilli les plus belles roses de sa destinée d'épicurien. Comme un vieil abonné, portant beau, malgré la détresse de son désir, il allait parmi les ballerines quêtant pour la nuit, avec un sourire mélancolique une compagne, un beau corps à voir dévêtu et à caresser : « Si quelqu'une de ces demoiselles était tentée de souper avec un vieillard bien propre, il y aurait quatre-vingt-cinq marches à monter, un petit souper assez bon et dix louis à gagner. »

Il avait gardé son appartement, aux Tuileries. C'est là qu'il mourut, le 12 novembre 1772. Les dix derniers mois de son existence, il ne pouvait plus sortir, mais il attendait

avec calme la mort, sans regret, la mise soignée, la conscience en repos, satisfait de l'œuvre parfaite qu'avait été, à son gré, sa vie d'égoïste. Il n'avait aucune terreur des au-delàs et il parlait avec liberté de la mort. Il faut lire dans Bachaumont le récit de ses derniers jours : il n'est pas sans grandeur : « Il a voulu semer de fleurs, écrit-il, le reste de sa carrière et a toujours reçu du monde ; accoutumé à voir des filles et des actrices, il égayait encore ses regards du spectacle de leurs charmes ; ne pouvant plus aller à l'Opéra où il se rendait habituellement, il avait chez lui de la musique, des concerts, des danses. »

II

De l'œuvre entière de François-Augustin Paradis de Moncrif, il ne reste guère aujourd'hui qu'un souvenir incertain. La plupart des hommes seraient fort en peine de citer quelque titre de ses ouvrages. Le moins inconnu de tous reste ce livre de jeunesse *Les Chats*, que nous rééditons ci-après. Mais comme les exemplaires en sont devenus assez rares, on n'a plus guère l'occasion de lire ces onze lettres qui furent fameuses cependant, du vivant de l'auteur.

Il m'est tombé entre les mains, voici quelques années, un volume du *Journal historique sur les matières du tems* qui contient à la date de juillet 1727 un des premiers compte-rendus, qui aient été faits sur *Les Chats*. Il vaut que l'on en cite quelques extraits, car il nous renseigne sur l'opinion que professaient les contemporains à l'égard de ce livre : « A ne voir que le titre de cet Ouvrage (1) écrit le critique, on ne s'imaginerait pas qu'on y a rassemblé tout ce qui se trouve dans les Auteurs Latins, Grecs, Arabes, Persans, pour composer non seulement l'Apologie, mais l'éloge des Chats. Quelque plaisant que puisse paraître ce dessein, l'exécution l'est infiniment davantage, et rien n'est plus

(1) « *Les Chats* — Tel est le titre d'un Ouvrage qui vient de paraître, et qui a été imprimé à Paris, chez *Gabriel-François Quillau* fils, rue Galande, à l'Annonciation. Vol. in-8°, pages 204, sans la Table. — Le prix est de 3 liv. relié. »

comique que le sérieux de l'Auteur. Il met tout en œuvre pour rehausser la gloire des Chats : l'ancienne Mythologie, l'Alcoran, les observations des Philosophes. les Proverbes, et tout cela l'occupe dans onze Lettres ; car il a partagé ainsi son Ouvrage, pour éviter un inconvénient assez ordinaire..... En vous permettant pour ainsi dire de quitter son Ouvrage pour le reprendre une autrefois, il vous donne une avidité de le lire tout entier, que vous ne sauriez vous empêcher de satisfaire..... »

Comme on peut s'en rendre compte par ce morceau, Moncrif eut une bonne presse, mais cependant il ne manqua d'être raillé — ce qui est peut-être le meilleur critère du succès. On publia *L'Histoire d'un Rat calobris à citron Barbet au sujet de l'Histoire des Chats, par M. Moncrif* (Ratapolis-Mathurin Lunard 1727 et 1731 in-12) ainsi qu'une *Lettre galante et divertissante pour régler la vie des Chats* (1728, in-12). Bien mieux, c'est à propos de ce livre que le poète Roy composa quelques épigrammes assez vives qui lui valurent par ailleurs, d'être rossé, de la propre main de l'auteur.

Mais, si les contemporains goûtèrent cette fantaisie, ils se laissèrent prendre à la fable. Ils ne surent pas deviner l'humour — n'oublions pas l'origine anglo-saxonne de Moncrif — que recélaient des phrases comme celle-ci : « Comme je ne me fie pas à mes seules lumières, je vais consulter tous les sçavans de l'Europe. Vous jugez bien, (Madame) que je n'épargnerai ni le temps, ni le travail. Les ouvrages qui ne sont qu'un jeu de l'esprit, ne demandent que les moments de notre loisir ; mais on se sent emporté par une vraie émulation, quand on a entrepris quelque point essentiel de l'histoire. » Ils crurent que Moncrif, dans son amour passionné des chats, s'était enlisé lui-même dans la gageure, acceptée peut-être d'abord en manière de divertissement. Comme le croyait ce critique bienveillant que je citais tout à l'heure, la plupart des gens trouvèrent que rien n'était « plus comique que le sérieux de l'auteur. »

Evidemment, si Moncrif eut tenu sérieusement des propos comme ceux-ci : « L'aimable Brinbelle, ainsi que nous l'avons déjà exposé, avait épousé en troisièmes noces

Ratillon... », et encore : « Quand un Chat mourait de mort naturelle (en Egypte) toutes les personnes de sa connaissance... », il eut été tant soit peu ridicule. Et il eut droit à toutes les railleries s'il avait écrit sans sourire des phrases de cette mesure : « Qui sçait si l'exemple de cette fable (dans les incendies, les chats, en Egypte, se jetaient dans les flammes) ne fut pas le ressort secret qui détermina l'action généreuse de Q. Curtius ? Il y a toute apparence que son dévouement pour le salut de sa patrie, en se jetant dans le gouffre, ne fut qu'une imitation des Chats de l'Egypte. » Mais, il ne semble pas que l'on puisse prêter à ce galant homme, qui savait son monde, une pareille folie.

*
* *

On peut aimer les chats jusqu'à professer à leur endroit une tendresse très indulgente, comme le firent Maynard, Nicolardot, Baudelaire, Taine, ou même comme MM. Anatole France et Pierre Loti, — et sans nul doute Paradis par une affinité instinctive goûtait la société des félins — mais de là à leur prêter sérieusement une importance cosmique, il y a loin. Moncrif avait trop de bon sens pour cela. Le sentiment qui l'attira d'abord vers elle fut sans doute l'envie, car dans les salons où il fréquentait, il admirait la place qu'avaient su conquérir silencieusement ces admirables petits êtres, dont les yeux profonds semblaient juger la frivolité humaine, asservie à leurs caprices.

Mais justement parce qu'il pensait ainsi et qu'à l'école de ses « chers amis », les chats, il avait surpris cet enseignement égoïste et dédaigneux, il ne pouvait pas leur accorder toutes ces vertus sans importance qu'il leur prêtait. Peut-être une vieille dame, une marquise spirituelle et maniaque, enfoncée au coin de l'âtre dans sa causeuse, lui avait-elle demandé, mi-ironique, mi-attendrie, d'écrire ce panégyrique des Chats et de dire « quel rôle nos chers amis ont joué dans l'antiquité » ? Peut-être aussi bien était-ce une jolie mondaine, sa maîtresse, qui lui avait imposé ce caprice, qu'il avait accueilli de bonne grâce afin de la payer en monnaie de.... félin ? On ne sait, mais toujours est-il qu'ayant accepté sa tâche, en faisant patte de velours, comme c'était son habi-

tude, il montra quelque peu les griffes, dans l'accomplissement.

L'éloge tel qu'il le composa pourrait se comprendre de deux façons, et ce petit chef-d'œuvre d'ironie et de finesse, comme les livres sacrés du Trismégiste demanderait peut-être à la rigueur une double initiation. D'une part, ce livre sans prétentions qui exhausse jusqu'à l'apothéose la race féline, qui ramasse autour de ces bêtes toutes les épithètes laudatives, qui fait d'elles des héros, des êtres surnaturels, qui leur attribue toutes les vertus, tous les dons, qui contient cette phrase prodigieuse et dépassant toutes limites : «Il y a eu tel Chat dont la vie peut-être a été plus brillante et plus traversée que celle d'Alcibiade ou d'Hélène », ce livre qui soulève tous les problèmes de métaphysique, d'art, de théologie,de science et de littérature pourrait bien n'être à sa façon qu'une moquerie subtile envers ceux-là même qui éprouvent pour ces sortes d'animaux les sentiments passionnés et délirants que la vieille chanson prête à la Mère Michel. Peut-être ainsi fut-il pour Moncrif une façon juvénile et charmante de dire au monde qu'il était vraiment d'une bêtise incommensurable : et c'est peut-être pourquoi aussi bien, en prenant de l'âge et de la prudence, le désavoua-t-il, craignant que quelqu'un ne le comprit, quelque jour, comme il l'avait écrit.

J'avoue cependant, pour ma part, préférer une interprétation un peu différente. Si Moncrif avait eu un génie de telle qualité, il y aurait eu chance pour qu'on en retrouvât les traces plusieurs fois, dans le cours de son existence. A la réflexion je crois, au fond, comme je l'indiquais plus haut, que ce livre est bien plutôt une autobiographie symbolique et qu'en louangeant les chats, en analysant leurs sentiments, si j'ose m'exprimer ainsi, c'était lui-même et ceux de son espèce qu'il avait dessein de réhabiliter.

Car, il était bien de la race de ces admirables philosophes égoïstes. Il cherchait toujours, au coin de la cheminée, où flambe une bûche parfumée, la bergère où s'enfoncer douillettement comme les chats occupent leur coussin. L'échine souple, le geste câlin, l'allure toujours majestueuse . même dans les pires débauches, le pelage soigné, paresseux

et amoureux, égoïste, un peu fourbe mais séduisant, il aimait se coucher dans les bras d'une femme, comme se pelotonnent les félins dans le pli tiède de la robe, sur les genoux ronds de leur maîtresse. Il se mirait dans leurs gestes et dans leurs mines. Et ne pouvant à cette époque, n'osant dans sa condition, célébrer la beauté de cette vie à la fois servile et indépendante qui était pour lui l'idéal, il vantait hyperboliquement ses amis, « ses chers amis », pliés aux manies des maîtres et libres jusqu'à l'ivresse, sur les gouttières.

Il est piquant de voir ainsi que ce petit livre, qui mérite d'être lu aujourd'hui encore, — à condition qu'on l'allège comme je le fais de toute l'érudition prodiguée au bas des pages, — résiste à une explication toute simple. Il demeure énigmatique, comme l'homme, comme le sujet. Tel qu'il est cependant, dans sa jolie langue, dépouillée et ferme, — celle de la prose française au XVIIIe siècle, — il fera encore les délices des âmes tendres, qui n'ont pas souvent l'occasion d'entendre vanter les chats dans un style de cette qualité et sur un mode aussi magnifiquement louangeur.

Georges GRAPPE.

Versailles, mai 1909.



HISTOIRE DES CHATS



HISTOIRE DES CHATS

PREMIÈRE LETTRE, A Mme LA MARQUISE DE B***.

Le cœur ne vous a-t-il point battu toute cette soirée, Madame ? On a parlé des Chats dans une maison d'où je sors ; on s'est déchaîné contr'eux, & vous savez combien cette injustice-là coûte à supporter. Je ne vous rapporterai point tous les ridicules & tous les vices dont les Chats ont été accusés.

Je serois bien fâché de les avoir redis.

J'ai tenté de défendre leur cause : il me semble que j'ai parlé raison ; mais dans les disputes, est-ce avec cela qu'on persuade ? Il auroit fallu de l'esprit. Où étiez-vous, Madame ? J'ai soutenu d'abord la sortie qu'on m'a faite avec ce sang froid & cette modération qu'on doit garder en exposant les opinions les plus raisonnables, quand elles

ne sont pas encore bien établies dans les esprits : mais il est survenu un incident qui m'a absolument déconcerté. Un Chat a paru, & d'abord une de mes Adversaires a eu la présence d'esprit de s'évanouir. On s'est mis en colère contre moi ; on m'a déclaré que tous les raisonnemens de la Philosophie ne pourroient rien contre ce qui venoit de se passer ; que les Chats n'ont été, ne sont et ne seront jamais que des animaux dangereux, insociables. Ce qui m'a pénétré de douleur, est que la plupart de ces Conjurés sont gens de beaucoup d'esprit.

Il faut que je vous confie un grand projet, Madame. Parmi tant de faits mémorables qu'on a cherché à éclaircir & à mettre en ordre, on n'a point encore songé à faire l'Histoire des Chats : n'en êtes-vous pas bien étonnée ? Homère n'avoit pas trouvé indigne de sa Muse de décrire la guerre des Rats & des Grenouilles. Un des chapitres de Lucien, traité avec le plus d'agrément, est à la louange de la Mouche : & les Anes ont eu la satisfaction de voir faire leur éloge. Comment les Chats ont-ils été négligés ? Je n'en serois pas surpris, s'il falloit, pour composer un Ouvrage à leur gloire, avoir recours à l'imagination : mais dès qu'on porte ses regards sur les Chats des siècles passés, quelle foule d'événemens, plus intéressans les uns que les autres, ne découvre-t-on pas ? Avant que d'en exposer le tableau, on paroîtroit bien ridicule, si on osoit avancer qu'il y a eu tel Chat dont la vie peut-être a été plus brillante & plus traversée que celle d'Alcibiade & d'Hélène. Cependant si l'un & l'autre ont allumé des guerres fameuses ; si Hélène a vu des autels

élevés à sa beauté, de tels avantages ne les mettent point au-dessus d'un grand nombre de Chats & de Chattes qui tiennent un aussi beau rang au Temple de Mémoire.

L'Histoire des Chats devoit donc naturellement réveiller l'émulation des Ecrivains les plus illustres. Mais enfin puisque cette Histoire n'a point été faite, la médiocrité des talens ne doit pas étouffer le zèle. J'oserai tenter cet Ouvrage, & je me croirai à portée d'y réussir, si vous me promettez d'aider à mon entreprise. Nous commencerons par chercher les sources de cette fausse prévention qu'on a assez communément ici contre les Chats. Nous exposerons de bonne foi les lumières qu'une longue habitude de leur commerce & la réflexion nous ont acquises. Nous rapporterons les formes différentes que les intérêts des Chats ont prises successivement dans les Nations, en gardant tous les ménagements convenables, pour ne point révolter les personnes qui ont, par pur sentiment, de l'antipathie pour eux. Nous nous souviendrons toujours qu'il y a de certaines répugnances naturelles, lesquelles, selon le P. Malbranche, peuvent être l'effet de l'imagination déréglée des mères, qui a influé sur celle des enfans, ou, comme l'explique un célèbre Philosophe Anglois, l'ouvrage des contes d'une nourrice.

La crainte est aux enfans la première leçon, a dit La Fontaine ; & d'ailleurs il est bien aisé de reconnoître que les antipathies, acquises ou naturelles, peuvent tomber sur les objets qui semblent le moins devoir se l'attirer : l'un ne sauroit voir des oiseaux sans frémir ; tel autre fuit quand il aperçoit du liège. Germanicus ne pouvoit souffrir

le chant ni l'aspect d'un Coq. Les Chats, par ces sortes de haines, ne sont donc point caractérisés dangereux et méchants. On a ouï-dire, dès le berceau, que les Chats sont d'un naturel traître; qu'ils étouffent les enfans; qu'ils sont sorciers peut-être. La raison qui survient a beau se récrier contre ces calomnies, l'illusion a parlé la première : elle persuadera long-tems encore après qu'elle aura été reconnue pour ce qu'elle est ; & et si les Chats obtiennent de n'être plus sorciers, ils resteront craints, du moins comme s'ils l'avoient été effectivement.

M. de Fontenelle avoue qu'il a eté élevé à croire que la veille de la Saint-Jean il ne restoit pas un seul Chat dans les Villes, parce qu'ils se rendoient ce jour-là à un Sabbat général. Quelle gloire pour eux, Madame, & quelle satisfaction pour nous de songer qu'un des premiers pas de M. de Fontenelle dans le chemin de la Philosophie, l'ait conduit à se défaire d'une fausse prévention contre les Chats, & à les chérir ?

Notre apologie ne regardera donc, ainsi que nous venons de nous le proposer, que les personnes qui, par indolence, suivent uu ancien préjugé, ou celles qui, par *mignonerie*, affectent la frayeur des Chats.

Vous savez, Madame, quel rôle nos chers amis ont joué dans l'Antiquité. Si les respects des hommes, quoique ridiculement fondés, peuvent faire quelque honneur à ce qui en est l'objet, il n'y a aucun des animaux qui puisse rapporter des titres plus éclatans que ceux de l'espèce Chatte. Il ne sera peut-être pas prudent de la peindre d'abord avec tant d'avantage ; mais pour mettre quelque

ordre dans notre Ouvrage, nous ne pouvons pas nous dispenser de commencer par faire envisager les Chats divinisés, comme ils l'ont été en Egypte, & honorés par des statues, & par un culte mystérieux, transmis successivement aux Grecs & aux Romains ; & sans nous arrêter à un grand nombre de monuments de l'Antiquité, qui semblent s'être conservés exprès pour faire foi de la gloire des premiers Chats, nous exposerons seulement d'abord le Dieu Chat, tel qu'il étoit représenté en Egypte sous sa forme naturelle, paré d'un collier, au milieu duquel est attachée une table enrichie de caractères hyérogliphiques. Il est vrai qu'on n'a point l'intelligence de ces caractères ; mais nous ne laisserions pas de les expliquer, en rassemblant différentes circonstances de la Mythologie des Egyptiens.

Ces Peuples avoient pour tradition que les Dieux, poursuivis par Typhon, avoient imaginé de se cacher sous des formes d'animaux. *Anubis,* adoré depuis sous le nom de *Mercure*, s'étoit transformé en Chien. Diane, qui, sous le nom d'Apulée, est la même qu'Isis, s'étoit transformée en une belle Chatte ; &, comme remarque fort bien Plutarque (car il ne faudra pas manquer de le citer), les Egyptiens n'avoient point imaginé au hasard la forme d'animal que chaque Divinité étoit censée avoir prise. Mercure, par exemple, n'avoit préféré la forme du Chien que pour marquer sa fidélité à accomplir les ordres de ses Maîtres.

En suivant donc l'opinion de Plutarque, ne serons-nous pas très raisonnables de trouver des rapports entre Diane

& sa métamorphose, & de conclure que les Egyptiens ne l'avoient imaginée ainsi travestie, que parce qu'ils connoissoient dans les Chattes des qualités convenables à la prud'hommie de la Déesse.

Il faudra ensuite expliquer une autre figure antique, ornée de symboles qui mettront bien de mauvaise humeur ceux qui ont résolu de ne point estimer les Chats. Le Dieu Chat y est représenté ayant devant lui un sistre, dont le manche est posé dans une petite coupe, ou, si l'on veut, un gobelet. Nous remarquerons d'abord que ce sistre étoit un instrument consacré aux plus grandes Divinités des Egyptiens ; nous trouverons tout de suite occasion d'établir que la Musique étoit admise dans leurs festins, & cela sans découvrir encore combien cette Musique a de rapport avec nos Chats.

Plutarque, dirons-nous, fait mention d'une Chanson célèbre qui se chantoit dans tous les soupers de l'Egypte. Cette Chanson étoit à la louange du jeune Manéros, dont elle portoit le nom. Les Egyptiens le croyoient inventeur de la Musique; il étoit fils du Roi Malcander, & de la Reine Astarte, qui accueillirent Isis, lorsque, cherchant le corps de son époux, que Typhon avoit divisé par morceaux, elle le trouva jeté par les vagues sur la côte de Biblus, où régnoit alors ce Roi, père du jeune Manéros.

Une autre circonstance essentielle à remarquer, est que l'extrémité supérieure du sistre Egyptien étoit ordinairement enrichie d'une belle sculpture, qui représentoit une Chatte à face humaine, & qu'il y avoit quelquefois des Chats semés en différents endroits de cet instrument.

Mais nous avons un autre monument de l'Antiquité plus imposant encore. Le Dieu Chat est représenté avec sa tête naturelle sur le corps d'un homme : Il tient ce sistre avec une dextérité & avec un air d'habitude qui frappe, et qui découvre qu'il sait faire usage de cet instrument. Eh ! pourquoi n'y auroit-il pas de vrais rapports entre les instruments de Musique et les Chats ? tandis que les Dauphins, depuis tant de siècles, sont en droit de s'attendrir aux accords de la lyre ; que lés Cerfs se plaisent au son de la flûte, & que les Jumens de la Grèce aimoient si fort les chansons, qu'on en avoit fait une exprès pour elles, et qui portoit leur nom. C'étoit, selon ce que rapporte Plutarque, une sorte d'Epithalame dont le charme adoucissait la rigueur de ces Jumens. Elles ne consentoient à recevoir un époux que lorsqu'elles entendoient cet air voluptueux, qui n'étoit employé qu'à cet usage.

Mais voici bien une autre découverte qu'il faut absolument manifester. *Les Chats sont très-avantageusement organisés pour la Musique ; ils sont capables de donner diverses modulations à leur voix ; & dans les expressions des différentes passions qui les occupent, ils se servent de divers tons.*

Ceux qui s'élèveront contre cette proposition seront bien étonnés d'apprendre que nous nous serons servi expressément des termes de deux hommes célèbres par leur science.

Les Chats mis en possession d'une belle & grande voix, nous demanderons à leurs Adversaires ce qu'ils pensent de cet assemblage du sistre et du gobelet trouvés tant de

fois entre les pattes des Chats. Il me semble, Madame, qu'ils avoueront de bonne foi (car il y a de certaines vérités qui percent à travers la prévention); ils conviendront, dis-je, que ce sistre, symbole de la Musique, & ce gobelet qui réveille nécessairement l'idée des festins, découvrent évidemment que chez les Egyptiens les Chats étoient admis dans les festins, & qu'ils en faisoient les délices par le charme de leur voix.

Mais supposé qu'ils ne saisissent pas d'abord le simple de cette proposition, & que semblables à ces Esprits-forts de la Fable de M. de La Mothe, qui trouvent impossible ce qu'ils ne comprennent pas, ils osent nous soutenir que jamais le chant des Chats, qu'ils ne manqueront pas d'appeler un miaulement, fondés sur un vers attribué injustement à Ovide, que ce chant, dis-je, n'a pu être harmonieux, ni même supportable; cela nous paroîtra d'une grande déraison ; mais nous le dissimulerons, pour ne point paroître prévenus. Nous nous contenterons d'abord de répondre que ce qui leur semble un miaulement dans les Chats d'aujourd'hui, ne prouve rien contre les Chats de l'Antiquité, les Arts étant sujets à de grandes révolutions. Nous ajouterons, avec tout le ménagement possible, que ces dissonances dont ils se plaignent ne sont peut-être qu'un manque de savoir & de goût de leur part. Ceci pourra avoir besoin de quelque éclaircissement : & c'est alors que la vérité paroîtra dans son plus beau jour.

Notre Musique, à nous autres, Modernes, dirons-nous, est bornée à une certaine division de sons que nous

appelons tons ou semi-tons ; & nous sommes assez bornés nous-mêmes pour supposer que cette même division comprend tout ce qui peut être appelé Musique: de là nous avons l'injustice de nommer mugissement, miaulement, hennissement, des sons dont les intervalles & les relations admirables, peut-être dans leur genre, nous échappent, parce qu'ils passent les bonnes dans lesquelles nous nous sommes restreints. Les Egyptiens étoient plus éclairés sans doute ; ils avoient étudié vraisemblablement la Musique des animaux ; ils savoient qu'un son n'est ni juste ni faux en soi, & que presque toujours il ne paroît l'un ou l'autre que par l'habitude que nous avons de juger que tel assemblage de sons est une dissonance ou un accord. Ils sentoient, par exemple, si les Chats, dans leur Musique, passoient avec la même proportion que nous faisons, d'un ton à un autre, ou s'ils décomposoient, ce ton même, & en frappoient les intervalles que nous appelons comas, ce qui auroit mis une différence prodigieuse entre leur Musique & la nôtre ; ils discernoient dans un chœur de Matoux, ou dans un récit, la modulation simple, ou plus détournée, la légèreté des passages, la douceur du son, ou l'aigu qui peut-être en faisoit l'agrément. De là ce qui ne nous semble qu'un bruit confus, un charivari, n'est que l'effet de notre ignorance, un manque de délicatesse dans nos organes, de justesse & de discernement.

La Musique des Peuples de l'Asie nous paroît au moins ridicule. De leur côté, ils ne trouvent pas le sens commun dans la nôtre. Nous croyons réciproquement n'entendre

que miauler; ainsi chaque Nation, à cet égard, est, pour ainsi dire, le Chat de l'autre, & des deux parts peut-être, conduit par l'ignorance, on ne porte que de faux jugemens.

A ce raisonnement, qui, simple comme il est, leur fera sans doute grande impression, nous ajouterons une réflexion qui achèvera de les convaincre. Les Egyptiens mettoient tout à profit, pour sentir le bonheur de l'existence. Les squelettes apportés pendant les festins, avertissoient de profiter des momens de la vie. *Bois,* disait-on, *& réjouis, demain peut-être tu seras mort.* Mais ce spectacle, quelque accoutumés qu'y fussent les Egyptiens, ni cette exhortation, ne devoient pas, par la première impression, donner des idées agréables : il n'est de précepte pour inspirer le plaisir que les images du plaisir même. Les Chansons, les Sistres, les Chats venoient donc au secours ; ils embellissoient la sombre vérité, qui venoit d'être annoncée. De là sans doute la gaîté s'emparoit insensiblement du festin. Dans nos Chansons, où ce même fond se retrouve assez communément, il est du moins présenté par des images qui paroissent avoir plus de relation avec les sentimens qu'on veut inspirer.

Pardonnez-moi, Madame, la petite vanité de m'être ici cité pour exemple. Cette Chanson n'est que la même idée des Egyptiens,rendue avec des couleurs plus douces, & qui sont à notre égard les Sistres et les Chats qui égayoient le tableau des squelettes.

Voilà des idées qui se sont réveillées en moi dans les premiers momens de mon dépit. Ma Lettre doit se sentir

de mon trouble ; ayez la bonté d'y mettre tout l'agrément qui y manque. Je vais faire des recherches sérieuses, afin de recueillir les Fastes des Chats avec l'ordre et l'exactitude convenables à une matière aussi intéressante & aussi ignorée du Vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

DEUXIÈME LETTRE

Quoi qu'il fût fort tard, Madame, quand j'ai fermé hier au soir ma Lettre, vous concevez bien qu'il m'a été impossible de dormir. J'ai passé la nuit à lire tout ce que j'ai de Livres de l'Antiquité ; nous pouvons actuellement nous armer de belles citations Latines & même Grecques : car il ne faudra pas ménager nos Adversaires, qui vont mettre la gloire des Chats en évidence. Il me semble qu'il est plus aisé d'avoir raison en Grec qu'en François.

Comme nous avons suffisamment prouvé que les Chats avoient des Autels en Egypte, nous pouvons négliger de décrire un nombre de monumens antiques, qui ne laissent pas lieu d'en douter. Ne citons que pour être exact seule-

ment, toutes les images de cette Divinité trouvées dans la Table qui comprend les Mystères d'Isis, & faisons remarquer que le Dieu Chat, appelé Elurus, est représenté quelquefois avec des traits humains : mystère dont un savant commentateur assure qu'il résulte *qu'une Chatte est extrêmement comparable à la Lune, avec laquelle ce bestial,* dit-il, *a une grande convenance & conformité.*

Mais cet assemblage de traits humains dans le Dieu Chat, a une cause métaphysique, qu'il me paroît encore plus important d'éclaircir. Je suis sûr, Madame, qu'elle vous a frappée d'abord.

Vous savez que la vanité des hommes les fait se rapprocher, autant qu'il leur est possible, de ce qu'ils ont élevé au-dessus d'eux. Dès que les Egyptiens eurent dressé des Autels à Elurus, ils lui substituèrent insensiblement quelques traits de leur ressemblance. Il est représenté dans un monument, ayant le corps d'un homme & la tête d'un Chat : elle est ornée de plusieurs attributs ordinaires aux figures Egyptiennes. Mais le plus digne d'admiration, est une couronne de lumière que jette la tête du Dieu. *Si ce ne sont pas des rayons,* remarque le P. Montfaucon, *ils en approchent ; & si ce sont des rayons,* ajoute-t-il, *cela conviendroit à ce Dieu, l'un des plus honorés de l'Egypte.*

Les réflexions que nous venons de faire sur les effets de l'amour-propre, nous conduit à présumer que les Dames Egyptiennes sentirent, à leur tour, l'avantage de ressembler à la Déesse Chatte. Ce furent elles sans doute qui lui prêtèrent quelques traits de l'humanité dans les statues qu'elles lui élevèrent. Qu'aura-t-on à nous répondre, quand nous

découvrirons le portrait de la Déesse des Chattes, représentée en belle femme, parée d'un superbe panache, à la manière des figures Egyptiennes, & tenant une espèce de sceptre, au haut duquel est le gobelet, dont nous avons déjà dévoilé l'allégorie, ou quand nous la ferons voir assise avec dignité dans un fauteuil ? Pourra-t-on, sans admiration, voir dans un autre monument cette belle Déesse conservant sa tête de Chatte posée sur le corps d'une femme ? Elle porte sur une espèce de bagnolette qui lui couvre les épaules & une partie des bras, & et qui laisse appercevoir une gorge ravissante. Elle a une tunique qui lui descend modestement jusqu'à la cheville du pied. Elle tient sur sa poitrine une tête d'homme bridée par le menton : symbole manifeste de l'ascendant que les Egyptiens croyoient qu'elle avoit sur les cœurs ; & de l'autre bras elle soutient une espèce d'urne, qui étoit apparemment encore un éloge mystérieux de ses charmes.

De cet assemblage de graces, n'est-il pas tout simple de croire que la Déesse Chatte étoit regardée en Egypte comme la mère des Amours ? Toutes les Beautés de Memphis se piquoient sans doute de lui ressembler ; & les Poètes qui faisoient des vers à leurs louanges, avoient l'art de leur trouver les yeux aussi ronds & aussi luisans que ceux de la Déesse. Vous concevez bien quel seroit le dépit des femmes qui ont le bon air de craindre les Chats, quand on leur prouveroit qu'il ne pourroit leur arriver de succès si flatteurs que d'être autant aimées, autant préconisées qu'une Chatte de l'Egypte.

Ce ne sera point une idée hasardée que d'appeler la

Déesse Chatte la mère des Amours ; c'étoit Isis même que les Egyptiens adoroient sous cette forme agréable, & Isis présidoit sur les cœurs. Les Amans l'invoquoient pour acquérir le don de plaire, ils l'attestoient sans doute pour persuader leurs Maîtresses, lorsqu'ils juroient par le nombre de trente-six : serment le plus solennel parmi eux & le plus sacré.

Eclaircissons à présent, c'est-à-dire, dissertons sur ce que pouvoit être le culte rendu au Dieu Chat.

Chaque Divinité en Egypte avoit plusieurs Prêtres, dont l'un avoit la supériorité : & c'étoit de l'Ordre de ces Prêtres que les Egyptiens élisoient leurs Rois. Il y a toute apparence que le Pontife des Chats avait toujours le plus de droits à la Couronne. Il ne faut pas oublier, je crois, de faire sentir que ces Prêtres se baignoient deux fois par jour dans l'eau froide ; qu'ils étoient habillés de lin, *attendu que la fleur de lin est de couleur bleue céleste.* Disons aussi que leurs souliers étoient formés d'une certaine plante appelée *Papyrus.* Il ne tiendroit qu'à nous de mettre ce mot en Grec, & d'alléguer un prodige au sujet de cette plante. *Les Bibliens prétendoient qu'une tête formée de la plante appelée* Papyrus *étoit portée tous les ans régulièrement d'Egypte à Biblus dans l'espace de sept jours.* Ils regardoient cette merveille comme *un témoignage de la faveur de leur Dieu Osiris.* Il est vrai que cette fable ne viendroit que médiocrement à notre sujet ; mais du moins elle illustreroit la chaussure de nos Prêtres, & une citation de plus n'est pas à négliger. Ajoutons encore que ces Sacrificateurs, par une propreté convenable

à la dignité & leur état, se rasoient le corps régulièrement de trois jours en trois jours.

Il est à présumer, & c'est, ce me semble, une remarque très-prudente à faire, que ces Prêtres, dans leurs cérémonies, se conformoient, antant qu'il leur étoit possible, au génie & aux attributs de la Divinité à laquelle ils étoient dévoués, & qu'ainsi l'enjoûment, la souplesse du corps & les attitudes pantomimes devoient faire la principale partie des mystères du Dieu Chat. Si le Signor Tomasini, qui remplit avec tant de graces le rôle d'Arlequin dans notre Comédie Italienne, avoit vécu du tems des anciens Egyptiens, les dévots du Dieu Chat l'auroient regardé comme l'image de la Divinité.Etrange contraste de l'esprit humain ! Ce qui fait aujourd'hui le Comique de la Scène, eût formé alors toute la dignité du Temple.

Mais les Chats, regardés comme Divinités, prouvent seulement la sottise des hommes, & ne sont pas plus illustrés à cet égard que les Cygognes de l'Egypte, les Rats & le Dieu Pet, qui ont eu également leurs mystères.Rien ne caractérise mieux cette rivalité qu'une fable de M. de La Motte, intitulée *les Dieux de l'Egypte*. C'est une de celles qui, par le fond & la forme, a le plus d'agrément & de Philosophie.

Laissons une Religion si extravagante, pour établir la prééminence que les Chats ont eue dans la société sur les autres animaux de l'Egypte. Ils y ont joui personnellement des distinctions & des privilèges les plus honorables. *Quand un Egyptien tuoit un Cercopitèque*, qui est une sorte de Singe, *ou un Ichneumon,*espèce de Rat,lequel,selon

Elien, détruit les Crocodiles, *ou le Bœuf* Apis *lui-même, s'il l'avoit fait de dessein prémédité, il lui en coûtoit la vie. Mais la Loi etoit bien plus sévère à l'égard de ceux qui attentoient sur les Chats, soit de propos délibéré ou involontairement : ils étoient à l'instant livrés au bras séculier. Le Peuple s'en emparoit, & les déchiroit avec fureur; aussi dès qu'un Egyptien appercevoit un Chat expiré, il s'en écartoit, tremblant & fondant en larmes; il alloit annoncer cette catastrophe, protestant qu'il n'en étoit pas coupable, & toute la Ville se remplissoit de clameurs. Alors les Magistrats venoient avec cérémonie s'emparer du mort ; ils l'embaumoient avec de l'huile odoriférante de cèdre, & plusieurs autres aromates propres à le conserver, & on les transportoit à Bubast pour y être inhumés dans une Maison sacrée.*

Le traitement honorable qui leur étoit fait pendant leur vie, découvre encore mieux de quel prix ils étoient dans la société. Les Egyptiens les parfumoient & les faisoient coucher dans des lits somptueux. Ils employoient tous les secrets de la Médecine à traiter et conserver ceux qui étoient nés d'un tempérament délicat ; ils donnoient de bonne heure à chaque Chatte un époux convenable, observant avec attention les rapports de goût, d'humeur & de figure.

Quand il arrivoit un incendie, les Chats jouoient bien un autre rôle. *Ils entroient dans une fureur divine : les Egyptiens, accoutumés à cette merveille, négligeoient l'incendie, les environnoient ; & quelquefois ces Chats tutélaires s'échappoient & sautant par-dessus l'assemblée*

qui les entouroit, alloient se précipiter dans les flammes : & quand ce malheur arrivoit, les Egyptiens menoient un deuil solennel.

Ce deuil étoit si marqué & si sincère, que les femmes en oublioient jusqu'à leur beauté : & pour éviter la honte de paroître encore aimables dans le cours d'une tristesse si raisonnable, *elles se barbouilloient le visage, & couroient par la Ville échevelées, & dans un état de désolation ; elles étoient ceintes par le milieu du corps ; elles se frappoient la poitrine qu'elles laissoient découverte ; leurs plus proches parens marchoient à leur suite à demi-nuds comme elles, & abandonnés à ce délire qu'entraînent toujours les grandes douleurs.*

Qui sait si l'exemple de cette fable ne fut pas le ressort secret qui détermina l'action généreuse de Q. Curtius ? Il y a toute apparence que son dévouement pour le salut de la patrie, en se jettant dans le gouffre, ne fut qu'une imitation de l'héroïsme des Chats de l'Egypte.

Quand un Chat mouroit de mort naturelle, toutes les personnes de sa connoissance tomboient dans la consternation ; elles portoient les marques de leur douleur jusqu'à se raser les sourcils. Il y a eu peut-être tel Chat dans Memphis dont les obsèques ont été plus décorées & plus célèbres que celles d'Alceste & d'Ephestion. Admette, pour marquer toute sa douleur de la perte de cette épouse chérie, ordonna qu'on coupât les crins des chevaux qui conduisoient le char. Alexandre, il est vrai, outre les crins de tous les chevaux de son empire, prescrivit encore celui des mulets, & fit tomber les creneaux des villes. Mais que

sont de tels sacrifices, aux prix des larmes des plus belles femmes de l'Egypte, courant en désordre par la ville, & redemandant aux Destinées un Chat dont la Parque vient de trancher les beaux jours? Que peut-on opposer à tant de sourcils qu'il en a coûté aux fronts les plus respectés de l'Egypte. Quels soins aussi ne se donnoit-on pas pour conserver le Chat d'une maison? Quelle prévenance sur tous ses goûts? Quelle attention à lui faire passer une vie agréable? On a vu un Chat désobligé faire avorter les projets politiques, & semer le désordre & la rébellion. L'Egypte, sous l'un des Ptolomées, fut le théâtre de cette grande aventure : le nom Romain y étoit alors craint & honoré. *Les Egyptiens accueilloient avec soumission tout ce qui venoit d'Italie. Il arriva qu'un Romain fit quelqu'insulte à un Chat, ce fut même sans nul dessein ; cependant tout le peuple s'arma pour en tirer vengeance : ni la présence des Magistrats, ni les menaces de Ptolomée, ne purent arrêter sa fureur ; le coupable fut massacré ;* ainsi la puissance Romaine cessa d'en imposer, dès qu'elle eut pour rivale la cause d'un Chat outragé.

Ce respect des animaux influoit sur toutes les actions des Egyptiens. Ceux qui habitoient les Villes vouoient leurs enfans à ces animaux sacrés. Vous jugez bien, Madame, que ce ne pouvoit être qu'aux Chats que les gens du monde étoient voués. Voici qu'elle étoit cette cérémonie. On rasoit la tête de l'enfant entièrement ou à moitié, ou seulement la troisième partie; ensuite les cheveux étoient pesés dans une balance, avec une quantité d'or ou d'argent proportionnée; & quand la pesanteur du

métal l'emportoit, cette offrande étoit remise à la personne qui veilloit sur le Chat auquel l'enfant venoit d'être voué : elle en achetoit du poisson, & du pain qu'elle mêlait avec du lait pour la nourriture de l'animal respecté.

Cette fonction étoit extrêmement enviée ; on en étaloit les marques avec pompe ; on portoit à découvert le portrait du Chat auquel on étoit voué : cet appareil attiroit le respect des citoyens toujours prosternés devant ceux à qui la garde des animaux sacrés étoit confiée ; & comme chaque Palais destiné à ces animaux n'en contenoit que d'une seule espèce, imaginez, Madame, qu'elle étoit la fortune d'un citoyen qui pouvoit toute sa vie se trouver pour unique devoir la satisfaction de s'occuper des Chats, & jouir ainsi de la considération publique.

Cet amour des Chats, chez les Egyptiens, n'a jamais paru avec plus de constance & de gandeur d'ame que dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Cambyse, dans la quatrième année de son règne. Ils étoient alors gouvernés par Psammenite, qui venoit de succéder à Amasis.

L'ambitieux Cambyse ne pouvant s'ouvrir l'entrée de l'Egypte qu'en se rendant maître de la Ville de Peluse, qui paroissoit imprenable, s'avisa d'un stratagème digne de sa haute politique. Sachant que la garnison de cette place étoit composée toute d'Egyptiens, il mit à la tête de ses troupes un grand nombre de Chats ; ses capitaines & ses soldats en portoient chacun un en forme de bouclier. Ce ne fut que sous de tels chefs que son armée s'empara de Peluse. Les Egyptiens, dans la crainte de

confondre ces Chats avec leurs ennemis, n'osèrent lancer aucuns de leurs traits, & consentirent plutôt à recevoir un Vainqueur.

Voici jusques à présent toutes mes découvertes, Madame, & comme je ne me fie pas à mes seules lumières, je vais consulter tous les Savans de l'Europe. Vous jugez bien que je n'épargnerai ni le tems, ni le travail. Les ouvrages qui ne sont qu'un jeu de l'esprit, ne demandent que les momens de notre loisir : mais on se sent emporté par une vraie émulation, quand on a entrepris quelque point essentiel de l'histoire.

J'ai l'honneur d'être &c.

TROISIÈME LETTRE

Notre ouvrage s'avance, Madame ; bien des personnes sensées en on senti l'utilité, & m'ont secouru de leurs lumières ; sérieusement je crains que la Dame d'avant-hier ne se soit évanouie de bonne foi : ce n'est presque plus le bon air, que de jouer de certaines frayeurs ; ainsi bientôt on ne songera pas à avoir peur des Chats.

Les femmes n'adoptent guères de ridicules, que ceux qui portent avec eux un caratère d'agrément; leur vanité est à cet égard bien plus sensée que la nôtre.

Mais seroit-ce assez pour nous que de voir l'antipathie pour les Chats s'effacer ? Ne faudroit-il pas que tous les yeux fussent ouverts sur leur mérite ?

Ne reviendrez-vous point, heureux siècle d'Astrée?
Jours de paix, de plaisirs, ivresse du bonheur,
Ou l'amour une fois jurée,
Pour jamais régnoit dans un cœur ;
Où l'Epouse tendre & chérie,
Ne connoissoit de sort plus doux,
Que de passer toute sa vie
Entre son Chat & son Epoux.

Mais ne nous arrêtons point, Madame, à des idées trop flatteuses ; passons à bien des vérités historiques que nous avons encore à faire valoir.

Les Arabes adoroient un Chat d'or ; ils avoient une si grande opinion des Chats, qu'ils ne purent jamais se résoudre à leur croire une origine semblable à celle des autres animaux. Ils singularisèrent celle-ci par une fable qui acquit bientôt parmi eux l'autorité de l'histoire. Les Rats, selon cette fable, s'étoient multipliés dans l'Arche, & rongeoient sans aucune discrétion la pâture des autres animaux. Noé résolut de les détruire ; & se trouvant auprès du Lion, il lui donna un soufflet : ce soufflet causa au Lion un éternuement, & de l'éternuement sortit un beau

Chat, le premier Chat qui soit venu livrer la guerre aux Souris.

Ce merveilleux événement n'est, comme vous le voyez, Madame, que médiocrement développé par l'auteur Arabe; il n'explique point par quel motif Noé se détermina à soufffletter le Lion par préférence; mais nous retrouvons heureusement cette même Fable rendue avec plus de clarté dans une des Lettres Persannes: Voici comment elle est contée. *Il étoit sorti du nez du Cochon un Rat qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui, ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore; il lui ordonna de donner au Lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi-tôt, & fit sortir de son nez un Chat.*

Les circonstances de cette Fable heureusement restituées par l'Auteur des Lettres Persannes, prouvent bien avec quel choix & quelle finesse il sent les traits propres à jetter de vrais agrémens dans un ouvrage; & ce fragment de l'histoire des Chats n'a pas peu contribué sans doute, au succès d'un livre aussi généralement applaudi. Et les Perses, Madame (on sait que c'étoit un peuple éclairé), croit-on qu'ils n'avoient pas une haute estime des Chats ? Il n'y a qu'à lire ce qui se passa sous le règne d'un de leurs plus illustres Rois. Il s'appeloit Hormus. Tranquille dans le sein de la paix, ce Monarque apprit qu'une armée de trois cent mille hommes, commandée par le Prince Schabé-Schah son parent, faisoit une invasion dans son Empire; il assembla ses Ministres, & tandis qu'il délibéroit sur une conjoncture si pressante,

un vieillard vénérable se présenta, & parla ainsi : *Roi, l'Armée du Rebelle peut être détruite en un seul jour, & vous avez dans vos Etats le Héros auquel cette victoire est réservée. Vous le connoîtrez entre vos Capitaines par une distinction aussi rare qu'avantageuse ; mais pour ne point paroître suspect dans ce que j'avance, il faut que je vous rappelle les services que j'ai rendus au Roi Nouchirvan votre illustre père. Ce fut à moi que ce Monarque confia le soin d'aller demander de sa part au Khacan des Turcs une de ses filles en mariage ; je fus introduit dans le Palais des Princesses, elles me parurent toutes extrêmement belles, & j'aurois été bien embarrassé à me déterminer, si j'avois cru que la beauté uniquement dût fixer mon choix ; mais je voulois que ce fussent les qualités du cœur & de l'esprit qui emportassent la balance. Je demandai au Khacan la liberté de demeurer quelque tems à sa Cour afin de pouvoir connoître le caractère des Princesses ses filles. Elles marquoient toutes un égal empressement de devenir épouse du Roi de Perse, & j'examinois secrètement les différens ressorts qu'elles faisoient jouer, pour m'engager chacune à leur donner la préférence ; une seule (& c'est celle qui est devenue la Reine votre mère), une seule,* dis-je, *ne mit en usage que la même conduite qu'elle avoit toujours gardée ; c'étoit une grande douceur dans le caractère ; son goût toujours le même pour ses devoirs, un certain agrément dans l'esprit, qui la faisoit aimer de tout ce qui approchoit d'elle. Enfin, pour fixer mon choix, elle ne voulut paraître que ce qu'elle étoit, & je crus reconnoître à cette marque, le vrai caractère de la vertu. Je la demandai au nom de*

mon Roi ; & l'Empereur son père, suivant l'usage de ses Etats, avant le départ de la Princesse, fit faire son horoscope par les plus habiles Astrologues. Ils s'accordèrent tous en une circonstance ; ils prédirent qu'elle auroit un fils qui surpasseroit en renommée tous ses Ancêtres ; que ce Prince seroit attaqué par un des Rois du Turquestan, sur lequel il remporteroit une victoire entiére, s'il étoit assez heureux de trouver un de ses sujets qui eût la physionomie d'un Chat sauvage.

Ce récit achevé, le vieillard qui avoit la Science des Sages, disparut comme un éclair.

Le Roi ne songea plus qu'à chercher le héros qui devoit sauver ses Etats. Le vieillard n'avoit point déclaré son nom, ni donné aucune lumière sur le séjour qu'il habitoit ; mais la ressemblance avantageuse du Chat le fit bientôt reconnoître dans la personne de Baharam, surnommée Kounin. Il étoit de la race des Princes de Rei, & gouvernoit pour lors la Province d'Adherbigan. Hormus le pressa de prendre le commandement de son armée, & resta surpris merveilleusement, lorsque Baharam ne choisit que douze mille hommes pour combattre les trois cent mille rebelles. Cette troupe animée par le présage admirable dont leur étoit la physionomie de leur Général, vainquit l'armée ennemie ; Baharam tua de sa main le Prince Schabé-Schah, & fit prisonnier son fils; ainsi la victoire la plus digne d'illustrer la Perse, peut être regardée comme l'ouvrage des Chats. Quand Sannacheribe, Roi des Arabes & des Assyriens, perdit cette célèbre bataille contre le Roi d'Egypte, aurait-il éprouvé

ce grand revers, s'il avoit eu la précaution d'avoir des Chats dans son armée? Il étoit campé près de Peluse, lorsqu'une nuit des Rats champêtres s'étant jetés dans son camp, rongèrent les arcs & ce qui servoit à tenir les boucliers; Sethon qui régnoit alors en Egypte, & qui n'avoit qu'une poignée de soldats, attaqua dans cette conjoncture les troupes de Sannacheribe, qui, se trouvant sans armes, n'eurent d'autres ressources que la fuite ou la captivité. Que le Roi des Assyriens eût été secondé par quelque Chat, il faisoit la conquête de l'Egypte.

Si tous les Historiens célèbres ne se sont pas attachés également à rapporter les événemens merveilleux occasionnés par les Chats, on découvre du moins que tous avoient pour eux en général une estime marquée. Lucien dans son Dialogue de l'Assemblée des Dieux, en examinant les animaux honorés de l'Egypte, tourne en ridicule les Singes, les Cynocephales, les Sphinx; mais il garde sur les Chats un silence respectueux. Cette retenue dans un Philosophe aussi cinique, ne peut être regardée que comme un véritable éloge; & ce n'est pas la seule occasion où les Chats aient été ménagés avec beaucoup d'égards. On empêchoit avec soin chez les Romains que les Chiens n'entrassent jamais dans les Temples d'Hercule; le sacrifice auroit été interrompu, & les mystères profanés. Ceux qui avoient porté cette loi, avoient prévu, sans doute, que les Chats, qui par leur souplesse se font un passage aux lieux mêmes où les Chiens ne peuvent aborder, pourroient aisément se produire dans ces Temples; les Chats cependant n'étoient point désignés dans cette loi exclusive.

Quelle preuve plus manifeste que la présence des Chats n'étoit jamais regardée qu'en bonne part dans les plus augustes assemblées ? Nous les avons déjà fait voir à la place d'honneur dans les festins de l'Egypte, mangeant & faisant les délices de la table par le charme de leur voix : cette circonstance de leur triomphe, qui paroîtra peut-être la plus difficile à croire, trouve cependant encore une preuve bien claire dans ce que Plutarque dit au sujet des Cygales qu'il appelle Musiciennes. Il prétend qu'elles étoient estimées comme telles par Pythagore ; & que c'est en faveur de leur musique, qu'il avoit défendu qu'on gardât dans les maisons des nids d'Hirondelles, parce que ces oiseaux mangent les Cygales. On ne contestera point, je crois, à Pythagore d'avoir été le plus délicat connoisseur en musique qu'ait eu l'Antiquité. Quelqu'un qui entend le concert des Astres, qui sent si la Planette de la terre produit par son mouvement une tierce ou une octave exacte avec le son que forme la Planette de Vénus, en doit être cru quand il déclare que les Cygales sont Musiciennes ; & en bonne foi si leur chant est mélodieux, il audroit être de bien mauvaise humeur pour disputer aux Chats le même avantage. On conviendra du moins que la voix des Chats est plus éclatante ; & d'ailleurs nous distinguons bien mieux la variété & le dessein de leur chant ; il est si simple & si agréable, que les enfans à peine sortis du berceau, le retiennent, & se font un plaisir de l'imiter. Mais nous avons, Madame, dans une fête donnée à la Cour de Louis XI une musique auprès de laquelle un concert de Chats devient la chose du monde la plus simple. On

imagina de faire exécuter devant ce Prince un Opéra d'un genre tout-à-fait nouveau ; il n'étoit formé que par des Cochons, & il eut beaucoup de succès. Après cet exemple, nous rougirions, comme vous le jugez bien, Madame, d'appuyer plus long-tems sur l'agrément de la musique des Chats. Ceux qui n'y sont pas sensibles n'ont qu'à s'en prendre au peu de soin qu'ils ont eu de se former le goût.

Hermès Trismegiste découvrit le premier en Egypte que les trois parties de la Musique avoient une grande relation avec les saisons de l'armée : que la haute ressemblait à l'été, la basse à l'Hiver, & la moyenne au Printems ; on ne s'attendoit point à ces ressemblances. La Musique a un nombre de caractères qui ne se présentent que quand on est bien déterminé à les découvrir ; nos idées sur les expressions de la voix des Chats ne sont encore que confuses ; il faut espérer qu'un jour un nouveau Trismegiste les rendra sensibles & en fera connoître & la justesse & la beauté ; une connoissance si curieuse n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on le pense ? Un homme du siècle, auquel nous devons des Poésies très-aimables, s'est rendu plus recommandable encore par l'étude qu'il a faite du Langage des Chats ; étude satisfaisante & qui lui a si heureusement réussi, qu'il entend exactement ce qu'exprime les différentes inflexions de leur voix ; & ce qui est admirable, est qu'il ne faut pour acquérir cette intelligence, que l'entendre une fois réciter un Dialogue qu'il a composé, où deux Amans s'entretiennent. Voici, Madame, cette scène charmante ; elle perdra beaucoup à n'être que

lue, quoiqu'elle soit écrite avec élégance & précision ; la façon de la déclamer comme lui d'après les Chats, y donnant tout le caractère de vérité. La scène est au coin du feu d'une cuisine.

La Chatte *voyant tourner la broche & se débarbouillant.*

Ç'a est bon.

Le Matou, *appercevant la Chatte, & s'approchant avec un air timide.*

Ne fait-on rien céans ?

La Chatte *ne lui jettant qu'un demi-regard.*

Ohn.

Le Matou *d'un ton passionné.*

Ne fait-on rien céans ?

La Chatte *d'un ton de pudeur.*

Oh que nenni.

Le Matou *piqué.*

Je m'en revas donc.

La Chatte *se radoucissant.*

Nenni.

Le Matou *affectant de s'éloigner.*

Je m'en revas donc.

La Chatte *d'un air honteux.*

Montez là-haut. *(plus haut).* Montez là-haut,

ENSEMBLE *courant sur l'escalier.*

Montons là-haut, montons là-haut.

Les deux Amans arrivent bientôt dans la gouttière, & la scène finit par des clameurs amoureuses, entremêlées de ces expressions naïves employées dans nos anciens Romans, & que la délicatesse du siècle a bannies des Ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, &c.

QUATRIÈME LETTRE

Alexandre & les Césars ont vu les Villes s'empresser de porter leurs noms ; les Chattes jouissent de la même gloire.

Près de Paphos, qui, sans égard pour la poësie, a changé son nom en celui de *Bafa*, est un Cap célèbre à la pointe de l'île de Chypre ; on l'appelle le *Cap des Chattes*, & c'est avec justice que leur mémoire y est extrêmement honorée. On y voit les ruines d'un Monastère dont les Religieux entretenoient autrefois quantité de Chats pour

faire la guerre aux Serpens qui désoloient la contrée ; & ces animaux étoient si bien disciplinés, qu'au son d'une certaine cloche ils se rendoient tous à l'Abbaye aux heures du repas, & retournoient ensuite dans les campagnes, où ils continuoient leur chasse avec un zèle & une adresse admirable. Dans la conquête que les Turcs ont faite de cette île, ils ont été détruits avec le Monastère : les changemens de domination entraînent toujours de grands désastres.

L'Orient n'est semé que de la renommée des Chats ; ils sont traités à Constantinople avec les mêmes égards que les enfans d'une maison. On ne voit que des fondations faites par les gens de la plus haute considération, pour l'entretien des Chats qui veulent vivre dans l'indépendance. Il est des maisons ouvertes où ils sont reçus avec politesse, on leur y fait une chère délicate, ils peuvent y passer les nuits ; & si ces habitations se trouvent situées à quelque aspect qui ne convienne pas à la santé de quelques-uns d'eux, ils peuvent choisir un autre asile, y ayant un grand nombre de ces établissements dans presque toutes les Villes. Le plus ancien titre qu'aient les Chats chez les Turcs, est une tradition qui est liée à l'histoire de Mahomet ; c'est assurément le plus bel endroit de sa vie. *Il chérissoit si fort son Chat, qu'étant un jour consulté sur quelque point de Religion, il aima miaux couper le parement de sa manche, sur lequel cet animal reposoit que de l'éveiller en se levant pour aller parler à la personne qui l'attendoit.*

Ce n'est que dans le seizième siècle que nous avons

enfin possédé une race de ces Chats si chéris dans le Levant. J'ai recherché avec soin toutes les preuves de son établissement en France, et le détail des différentes branches, qui s'y sont répandues : mais pour mettre dans un plus beau jour l'histoire de cette maison, j'en ai fait la généalogie: je vous l'envoie, Madame; marquez-moi, je vous prie, si la forme vous en paroît assez claire & assez raisonnée. (1)

Revenons à cette grande passion que les Asiatiques ont pour les Chats. On nous objectera peut-être qu'elle n'est que l'effet de la superstition. L'exemple de Mahomet, dira-t-on, en est le seul mobile; mais pour prouver l'illusion de ce raisonnement, nous n'aurions recours qu'à l'histoire.

Mahomet, parmi tous ses sectateurs, s'étant pris de la confiance la plus intime pour Abdorraham,, voulut l'illustrer, en lui donnant un surnom éclatant. L'usage étoit chez les Arabes d'être appelé le père de quelque chose qui eût relation à vos mœurs ou à vos talens ; c'est de-là que Chalid, hôte de Mahomet, pendant son voyage de Médine, s'étoit acquis, par son extrême patience, le nom d'*Abujob*, c'est-à-dire *Père de Job*. Mahomet, entre les qualités les plus estimées dans Abdorraham, jugea ne pouvoir puiser un surnom plus honorable que dans l'attachement qu'il avoit pour un Chat qu'il portoit toujours entre ses bras ; il le surnomma donc par excellence *Abuhareira*, c'est-à-dire, *le Père du Chat*.

(1) Voir ci-après cette généalogie (pp. 56 et 57).

GÉNÉALOGIE historique de l'illustre Maison de BRINBELLE *originaire d'Asie.*

BRINBELLE, première du nom, née à Constantinople dans la onze cent unième année de l'Hégire, qui répond à l'année 1699 de notre ère, avoit épousé en premières noces le Chat favori du Grand-Seigneur. Ayant perdu cet époux, elle s'embarqua pour passer en France, & accoucha dans le vaisseau de deux Chattes posthumes. Elle épousa à Paris, en secondes noces, le premier Mai 1700, MARMOTIN ; & en troisièmes noces, le 17 Août 1704, le fameux RATILLON D'AUSTRAZIE.

La conduite héroïque qu'elle garda après les révolutions qui arrivèrent dans le sexe de son troisième époux, la rendra célèbre tant qu'il y aura des Chattes dans le monde. Cet événement est traité avec un grand détail dans la lettre suivante :

Premier Lit.		*Deuxième Lit.*	*Troisième Lit.*
BRINBELLE, II[e] du nom.	MANON I[ere]	Le grand ROUROUX.	Le grand BLANBLANC.

MANON I[ere] — Ayant été envoyée à la campagne sans son aveu, elle devint farouche de dépit, & ne daigna plus commercer avec les hommes. Elle reparut cependant au bout de quelque tems avec le même caractère de douceur qu'on lui avoit connu. Elle apporta deux jeunes Chatons ses enfans, dont on ignore le père ; & voyant qu'ils étoient accueillis, contente d'avoir pourvu à leur établissement, elle retourna dans sa solitude champêtre. Ces beaux Chatons ont été nommés les deux Arréopagites, à cause de leur maintien grave et de leur conduite mesurée.

Le grand ROUROUX. Le grand BLANBLANC. — L'un ni l'autre n'ont point eu de postérité, par la perfidie d'un traître Chaudronier.

ARRÉOPAGITE l'aîné. ARRÉOPAGITE cadet.

Leur caractère est très-aimable, quoiqu'assez froid dans l'abord. Ils ne sont à leur aise qu'avec leurs vrais amis : mais alors ils ont les manières du monde les plus engageantes.

REMARQUE

On a cru devoir déposer cette Généalogie à l'imitation de celles de ces Peuples de l'Inde, qui comptent les filiations par les filles, attendu que les descendances sont plus exactes, & que d'ailleurs c'est une Chatte qui est en France la source de cette admirable race de Chats Asiatiques.

NOTA. — *Dans cette Généalogie de Brinbelle, la date de son arrivée en France est fausse, celles de la naisance de ses illustres enfans le sont aussi ; à cela près cette Généalogie est extrêmement fidèle.*

Mahomet alors, dans les premiers progrès de sa séduction, pesoit toutes ses demandes : il étoit trop politique pour appeler un de ses disciples, auquel il vouloit donner de l'autorité, *le Père du Chat*, si les Chats n'avoient point été en grande considération chez les Arabes. L'effet que les noms propres produisent dans notre imagination, ne nous donne-t-il pas lieu de croire que dans toutes les Nations, il y a toujours eu une idée d'élévation ou d'avilissement attachée à ces mêmes noms propres ? Ç'auroit été sans doute un grand travers à la Mecque & à Médine, de s'appeler *le Père des Cochons*, depuis que ces animaux avoient été proscrits par l'Alcoran.

Il est échappé aux recherches de ces différens Voyageurs une tradition Orientale sur l'origine des Chats, qui me paroît plus imposante qu'aucunes de celles qui viennent d'être rapportées, étant vraisemblable en quelques circonstances ; je la tiens de Mulla, qui accompagnoit en France le dernier Ambassadeur de la Porte. Voici cette tradition :

Les premiers jours que les animaux furent renfermés dans l'Arche, étonnés des mouvements de la barque & du nouveau séjour qu'ils habitoient, ils restèrent chacun dans leur ménage, sans trop s'informer de ce qui se passait chez les animaux leurs voisins. Le Singe fut le premier qui s'ennuya de cette vie sédentaire ; il alla faire quelques agaceries à une jeune Lionne qui étoit dans son voisinage. Cet exemple prit universellement, & répandit dans l'Arche un esprit de coquetterie qui dura pendant tout le séjour qu'on y fit, & que quelques animaux ont encore gardé sur la terre. Il se fit, dans différentes espèces, un nombre

étonnant d'infidélités, qui donnèrent naissance à des animaux inconnus jusqu'alors. Ce fut des amours du Singe & de la Lionne que naquirent un Chat & une Chatte, qui, par une distinction bien marquée des autres animaux, nés comme eux des galanteries qui se passèrent dans l'Arche, acquirent en naissant la faculté de multiplier leur espèce.

Toutes les Nations de l'Asie ne sont remplies que de traditions à la Gloire des Chats; chez les Indiens même, où les Brachmanes, ces premiers Philosophes, conservent depuis si long-tems une haute réputation, on voit dans leurs Ouvrages de Philosophie les Chats & les Brachmanes souvent mis en parallèle. J'ai découvert à cet égard un fragment de l'histoire des Dieux de l'Inde bien authentique; c'est dans une relation manuscrite qui est entre les mains d'une personne connue par beaucoup d'esprit, & par une profonde érudition.

FRAGMENT de l'Histoire des Dieux de l'Inde

Le Chat, le Brachmane, & le Pénitent.

Un Roi des Indes, nommé *Salamgam*, avoit à sa Cour un Brachmane & un Pénitent, célèbres l'un et l'autre par l'excellence de leur vertu; il en résultoit entr'eux une rivalité & une dissention qui causoit souvent des événements merveilleux.

Un jour que ces illustres Athlètes disputoient devant le Roi sur le degré de vertu que l'un prétendoit avoir sur

l'autre, le Brachmane, outré de voir le Pénitent partager avec lui l'estime de la Cour, déclara hautement que sa vertu étoit si recommandable auprès du Dieu Parabaravarastou, qui est dans l'Inde le Roi des Divinités du premier ordre, qu'à l'instant même il pouvoit à son gré se transporter dans l'un des sept Cieux où les Indiens aspirent. Le Pénitent prit au mot le Brachmane ; & le Roi, qu'ils avoient choisi pour juge de leur différent, lui prescrivit d'aller dans le Ciel de Dévendiren, & d'en rapporter une fleur de l'arbre appelé *Parisadam*, dont la seule odeur communique l'immortalité. Le Brachmane salua profondément le Roi, prit son essor, & disparut comme un éclair. La Cour resta étonnée ; mais on ne doutoit pas cependant que le Brachmane ne perdît la gageure. Le Ciel de Dévendiren n'avoit jamais été accessible aux mortels. Il est le séjour de quarante-huit millions de Déesses, qui ont pour maris cent vingt-quatre millions de Dieux, dont Dévendiren est le Souverain ; & la fleur *Parisadam* dont il est extrêmement jaloux, fait le principal délice de son Ciel.

Le Pénitent avoit grand soin de faire valoir toutes ces difficultés, & s'applaudissoit déjà de la honte prochaine de son rival, lorsque tout-à-coup le Brachmane reparut avec la fleur céleste qu'il n'avoit pu cueillir que dans les Jardins du Dieu Dévendiren. Le Roi & toute la Cour tombèrent d'admiration à ses genoux, & on exalta sa vertu au degré suprême. Le Pénitent seul se refusa à cet hommage. Roi, dit-il, & vous, Cour trop facile à séduire, vous regardez l'accès du Brachmane dans le Ciel de Dévendiren comme une grande merveille. Ce n'est que

l'ouvrage d'une vertu commune : sachez que j'y envoye mon Chat quand bon me semble, & que Dévendiren le reçoit avec toutes sortes d'amitiés & de distinctions. Il dit ; & sans attendre de réplique, il fit paroître son Chat, qui s'appeloit *Patripatan*. Il lui dit un mot à l'oreille, & voilà le Chat qui s'élance, & qui, à la vue de cette Cour extasiée, va se perdre dans les nues ; il perce dans le Ciel de Dévendiren, qui le prend entre ses bras, & lui fait mille caresses.

Jusques-là le projet du Pénitent alloit à merveilles ; mais la Déesse favorite de Dévendiren fut frappée comme d'un coup de foudre, d'un coup si emporté pour l'aimable *Patripatan*, qu'elle voulut absolument le garder.

Dévendiren, à qui le Chat avoit d'abord expliqué le sujet de son ambassade, s'y opposa. Il représenta que *Patripatan* étoit attendu avec impatience à la Cour du Roi Salamgam ; qu'il y alloit de la réputation d'un Pénitent ; que le plus grand affront qu'on pût faire à quelqu'un, étoit de lui dérober son Chat. La Déesse ne voulut rien entendre ; tout ce que Dévendiren put obtenir, fut qu'elle le garderoit seulement deux ou trois siècles, après lesquels elle le renverroit fidèlement à cette Cour qui l'attendoit. Salamgam, s'impatientoit cependant de ce que le Chat ne revenoit point ; le Pénitent seul avoit un front assuré. Enfin, ils attendirent les trois siècles entiers, sans autre inconvénient que l'impatience ; car le Pénitent, par le pouvoir de sa vertu, empêcha que personne ne vieillît. Ce tems écoulé, on vit tout-à-coup le Ciel s'embellir ; & d'un nuage de mille couleurs sortir un trône formé de diffé-

rentes fleurs du Ciel de Dévendiren. Le Chat étoit majestueusement placé sur ce trône; & étant arrivé auprès du Roi; il lui présenta avec sa patte charmante une branche entière de l'arbre qui porte la fleur de *Parisadam.* Toute la Cour cria victoire; le Pénitent fut félicité universellement; mais le Brachmane osa à son tour lui disputer ce triomphe. Il représenta que la vertu du Pénitent n'avoit pas opéré seule ce grand succès; qu'on savoit le goût déterminé que Dévendiren & sa Déesse favorite avoient pour les Chats, & que sans doute *Patripatan*, dans cette merveilleuse aventure, avoit au moins la moitié de la gloire. Le Roi, frappé de cette judicieuse réflexion, n'osa décider entre le Pénitent & le Brachmane; mais tous les suffrages se réunirent d'admiration pour *Patripatan*; &, depuis cet événement, ce Chat illustre fit les délices de cette Cour, & soupa chaque soirée sur l'épaule du Monarque. Vous le croyez bien, Madame.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CINQUIÈME LETTRE

On soupçonne les Chats, Madame, d'avoir un penchant à nuire; que c'est peu les connoître! Il ne faut qu'un coup de crayon pour faire leur apologie; ce trait, qui prouvera leur douceur & leur facilité, est bien à la honte des hommes: mais il s'agit de justifier l'innocence; nous ne pourrions rien dissimuler. Faisons-nous un effort, Madame. Considérons attentivement les Chats dans l'instant de l'attentat qu'on ose faire sur leur personne, par le ministère barbare des Chaudronniers; déjà la perfidie est consommée. Un Chat, séduit par les caresses d'un homme dont il avait bien voulu se faire un maître, s'est livré entre les mains d'un ennemi. Il s'en échappe enfin ; il est outragé ; il a toujours cette griffe dont on a tant exagéré les atteintes: cependant un généreux mépris devient sa seule vengeance. Il se contente de fuir ces hommes qui l'ont si humainement trahi; mais bientôt gagné par ce malheureux penchant avec lequel il est né pour eux, il revient, et leur découvre pour tout reproche, cette taciturnité & cette langueur dans laquelle il passe le reste de sa vie.

Un Sonnet en bouts rimés, remplis par M. de Benserade, est un tableau admirable de la noble affliction des Chats, lorsqu'ils ont éprouvé les horreurs de la mutilation. Le Chat de Madame Deshouillères est le héros de cette tragique aventure.

Je ne dis mot & je fais bonne . . . . . *mine*
Et mauvais jeu depuis le triste . . . . . *jour*
Qu'on me rendit inhabile à l' . . . . . *amour.*
Des Chats galants, moi, la fleur la plus . . *fine ;*
Ainsi se plaint Moricaut & . . . . . . *rumine*
Contre la main qui lui fit un tel . . . . *tour ;*
Il est glacière, au lieu qu'il étoit . . . . *four ;*
Il s'occupoit, maintenant il . . . . . . *badine.*
C'étoit un brave & ce n'est plus qu'un . . *sot,*
Dans la gouttière il tourne autour du . . . *pot,*
Et de bon cœur son Serrail en . . . . *enrage;*
Pour les plaisirs il avoit un . . . . . . *talent,*
Que l'on lui change au plus beau de son . *âge :*
Le triste état qu'un état . . . . . . *indolent !*

Qu'on ne nous dise point que les Chats ne connoissent pas le prix de cet attribut que nous croyons (tyrans que nous sommes) avoir le droit de leur ravir. Il n'appartient qu'aux hommes à soutenir, sans rougir, de pareils affronts. Jadis un Prêtre de Cybelle, qui, dans son délire, s'étoit, pour ainsi dire, désuni de soi-même, reparoissoit dans la société avec plus de confiance & de considération. Aujourd'hui un enfant de tribut s'enorgueillit de la misère qui va lui ouvrir l'intérieur du Palais de son Sultan ; on le félicite de ce honteux acheminement à la faveur de son

maître. Un Chat mutilé non-seulement sent tout le poids de son indigence, mais elle devient, aux yeux des autres Chats, un vice qui les dispense de tous devoirs à son égard ; ils lui font cent avanies ; ils l'accablent d'outrages. L'erreur vulgaire est que ce sont les Chattes qui se chargent de remplir cette haine ; mais cette fausse persuasion n'est qu'un effet de l'ignorance où l'on voit le commun des hommes de ce qui se passe dans le sein des gouttières. Si on avoit eu le soin de faire des Mémoires de la vie de cette célèbre Chatte de l'Hôtel de Guise, dont la généalogie est rapportée dans la Lettre précédente, il ne faudrait point d'autres preuves pour établir que ce sont les Chats seuls qui osent insulter au malheur de leurs confrères mutilés; on feroit connoître en même tems de quelle fidélité en amour, & de quelle délicatesse une Chatte peut être capable.

L'aimable Brinbelle, ainsi que nous l'avons déjà exposé, avait épousé en troisièmes noces, Ratillon d'Austrasie ; jamais époux n'ont ressenti l'un pour l'autre un penchant si vif & si durable ; se voir & s'aimer ne fut mutuellement pour eux que ce qu'on appelle l'ouvrage d'un moment, & cette façon de s'unir a bien des charmes.

Un amour qui doit un jour naître
Ne sauroit trop tôt se former ;
Commencer tous deux par s'aimer,
Est un moyen si doux de se connoître !

Nos Chats s'aimèrent donc dès la première entrevue, & ne se connurent que pour s'en aimer davantage. Il n'y avoit point de toit solitaire où ils n'allassent se donner des témoignages d'une union si digne d'envie & miauler

(si j'ose dérober ce tour agréable à M. de Voiture) leurs mutuelles amours. Un voisin, de mœurs assez sauvages, pour ne pas trouver bon que la conversation de nos amans interrompît son sommeil, attira par de feintes caresses le jeune Matou, & lui tendit des pièges qu'un Matou de sang froid auroit apperçus; mais celui-ci s'y laissa prendre.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu, prudence.

Il tomba donc dans les mains de son ennemi, qui, dans sa fureur, se fit un nouvel Atys. Représentez-vous la douleur de la Minette Amante, quand elle découvrit ce mystère d'inhumanité. Ne vous imaginez pas que notre Héloïse moderne allât, comme l'épouse d'Abailard, regrettant le bien-être que son époux ne pouvoit plus lui procurer.

Le cœur fait tout, le reste est inutile.

M. de la Fontaine semble l'avoir dit exprès pour la gloire de notre Chatte. En vain une foule de Minons aimables & entreprenans lui offrirent des soins qu'ils regardoient comme la plus sûre consolation qu'elle put recevoir.

Rien ne put ébranler sa fidélité. Héloïse consentit à se renfermer dans un cloître dont l'austérité ne lui laissa pas les occasions de manquer de foi à son Abailard. Notre Chatte, plus sûre d'elle-même & plus attachée à son Amant, ne se força point à être vertueuse, elle se conserva sa liberté toute entière, & ne l'employa qu'à rester fidelle.

Elle ne perdit pas de vue un moment ce Chat si chéri, & comme les animaux de son espèce, très délicats sur la perfection de leurs semblables, traitent outrageusement ceux qui, comme lui, sont, pour ainsi dire, séparés de leur être, elle prit sa défense avec intrépidité ; on la vit cent fois déployer ses griffes contre les persécuteurs de ce Chat adoré, entre les pattes duquel elle passa délicieusement le reste de sa vie.

Avouez, Madame, que depuis qu'il y a des Amans, on trouve peu de modèles d'une passion aussi pure, & d'un aussi bon exemple. Nous entendons dire bien souvent que les sujets de Tragédie sont épuisés. Que n'a-t-on recours à des événemens aussi imposans que celui-ci, & qui se sont passés sous nos yeux ? Quel poème dramatique ne formeroit-on pas des amours généreux que nous venons de dépeindre ? Si par crainte de la singularité on n'osoit mettre nos Héros en scène sous leur forme naturelle (ce qui feroit, selon moi, cependant un effet admirable), il seroit si simple de les produire sous des noms grecs ! N'avons-nous pas, dans les tems de la décadence de l'Empire d'Orient, un assez grand nombre de personnages connus qui ont éprouvé les malheurs du Chat de l'Hôtel de Guise ? Cette circonstance, qui pourroit former le nœud de la pièce, se trouveroit ainsi liée à l'histoire ; mais je reviens toujours à croire que le tableau seroit bien plus intéressant à représenter le sujet dans sa première simplicité : on est si accoutumé à ne voir que des hommes sur la scène ; ce seroit au théâtre une nouveauté piquante, & qui entraînerait sans doute un grand succès.

Nous parlions de la fidélité des Chattes. Quelle preuve plus glorieuse pour elles que cette sympathie que tant de Naturalistes ont reconnu qu'elles avoient pour leurs époux ! Quand il meurt, pendant qu'elles sont pleines, pour nous servir du terme vulgaire, soit qu'elles apprennent cette perte ou non, il se passe en elles une révolution qui les fait aussi-tôt avorter.

Et ces grands cris que les Chattes font la nuit dans la partie supérieure des Villes, le vulgaire les regarde comme des clameurs purement machinales. Les Anciens sont partagés à cet égard. L'un a prétendu que c'est l'effet des griffes du Matou, qui par excès de zèle les embrasse trop vivement ; l'autre en imagine encore une autre cause galante, dont on ne conçoit pas bien comment on peut s'instruire. Il fait de la Chatte une Semelé, & du Matou un Jupiter ; mais la vraie origine de ces cris est l'ouvrage de la prudence d'une Chatte qui avoit une grande passion dans le cœur.

Voici donc l'opinion la plus communément reçue au sujet des exclamations des Chattes ; celle que je viens de citer étoit en rendez-vous avec un Chat qu'elle aimoit éperdûment. Ceux qui suivent l'ancienne Philosophie prétendent que c'étoit le moment précis où son Amant triomphoit de sa faiblesse. Il est vrai que ce sentiment est fondé sur l'opinon d'Aristote, qui soutient *que les Chattes ayant beaucoup plus de tempérament que les Chats, bien loin d'avoir la force de leur tenir rigueur un moment, elles leur font d'éternelles agaceries, sans ménagement, sans*

pudeur, au point même qu'elles en viennent à la violence, si le Matou paraît manquer de zèle.

Quoi qu'il en soit, une Souris parut, & voilà notre galant qui part, & qui se met à sa poursuite. La Chatte piquée, comme vous le jugez bien, imagina un expédient pour ne plus éprouver un pareil affront ; c'étoit de jeter de tems en tems de grands cris chaque fois qu'elle étoit en tête-à-tête avec son amant. Ces cris ne manquèrent jamais d'aller au loin effrayer la gent Souris qui n'osa plus venir troubler leur rendez-vous. Cette précaution parut si sage & si tendre à toutes les autres Chattes que depuis cet événement, dès qu'elles sont avec leur Matou favori, elles affectent de répandre ces clameurs : épouvantail certain de l'espèce souriquoise. Mon Dieu, que les femmes seroient heureuses, s'il ne falloit que cet expédient pour empêcher que leurs amants n'eussent des distractions avec elles.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SIXIÈME LETTRE

A examiner les axiômes de morale, on découvre que ceux qui ont une forme proverbiale, sont le plus généralement établis dans les esprits ; mais ce qui est bien à la louange des Chats, est l'attention qu'on a eu de les choisir pour former le corps de la plupart de ces judicieuses maximes.

Les Anciens ont fait des définitions de la prudence,bien dignes d'être longtems accréditées dans les esprits ; aussi s'y sont-elles maintenues en autorité jusqu'à tems que quelqu'un a dit, par un effort d'imagination inespéré, *Chat échaudé craint l'eau froide* ; on a admiré. Tout autre tableau a disparu,& les Chats sont restés en possession d'être le symbole parfait de la prudence. Quelle gloire pour eux, que ce soit dans leur conduite que les hommes soient réduits à puiser les plus sages exemples qu'ils puissent suivre! Mais aussi quel spectacle comique pour ces mêmes Chats, de nous voir retomber tous les jours dans les mêmes pièges dont nous avons déjà éprouvé le danger ! Une maîtresse qui nous aura trahis cent fois, trouve encore dans notre faiblesse des ressources de confiance en elle, qui la mettent plus que jamais à portée

de nous faire de nouvelles trahisons. Un Chat ne peut être dupé qu'une fois en sa vie ; il est armé de défiance, non seulement contre ce qui l'a trompé, mais même contre tout ce qui lui fait naître l'idée de la tromperie. L'eau chaude l'aura outragé ; c'en est assez, il craindra même la froide, & n'aura jamais que très peu de commerce avec elle.

N'en rougissons point; c'est dans les gouttières que nous ferions bien d'aller chercher de l'éducation ; c'est-là que nous trouverions des exemples admirables d'activité, de modestie, d'émulation noble, de haine de la paresse. Lorsqu'Annibal, ne se permettant aucun repos, observoit sans cesse Scipion, afin de trouver l'occasion favorable de le vaincre, quel modèle avoit-il devant les yeux ? Il guettoit son ennemi, comme le Chat fait la Souris.

Il est vrai que dans le nombre des proverbes où les Chats font l'objet principal du tableau, il y en a qui semblent faits exprès pour les tourner en ridicule ; mais de quoi n'abuse-t-on pas ! Et combien la vanité de dire un bon mot a-t-elle entraîné d'injustes plaisanteries ! Quand on veut peindre un amour effréné, qui s'attache aux premiers objets qui se présentent, on dit communément que c'est courir les gouttières ; on compromet ainsi la conduite des Chattes, sans examiner si elles méritent une pareille application. Pour peu qu'on ait l'esprit d'analyse, ne conviendra-t-on pas que d'accuser les Chattes parce qu'elles courent les gouttières, c'est comme si on voulait donner un travers à une jolie femme, pour s'être promenée sur une terrasse de sa maison. Il est donc cer-

tain que les Chattes ne s'écartent point de l'exacte bienséance, quand elles parcourent à leur gré les toits et les cheminées. Il ne s'agit plus que d'examiner ce qui les y attire dans des moments que les hommes ont consacré au repos : c'est l'amour, me dira-t-on, qui les réveille ? Sans doute. Mais c'est le plaisir d'aimer, & non une imagination déréglée, comme on le suppose. C'est un Chat favori, un seul Chat qu'elles y cherchent ordinairement ; & d'ailleurs, quand quelqu'une d'elles y auroit eu de la faiblesse pour quelques-uns de ces Matous à bonnes fortunes, auxquels on cède par vanité, il y a eu telle autre Chatte dont la conduite réservée peut bien être admise pour compensation. Il ne faut que lire ce fameux Sonnet sur la Chatte de Madame de Lesdiguières.

SONNET

Menine aux yeux dorés, au poil doux, gris & fin ;
La charmante Menine, unique en son espèce,
Menine, les amours d'une illustre Duchesse,
Et dont plus d'un mortel envioit le destin :
Menine qui jamais ne connut de Menin.
Et qui fut de son tems des Chattes la Lucréce,
Chatte pour tout le monde, & pour les Chats Tigresse :
Au milieu de ses jours en a trouvé la fin.
Que lui sert maintenant que, dédaigneuse & fière,
Jamais d'aucun Matou, sur aucune gouttière,
Elle n'ait écouté les amoureux regrets !
La Parque étend ses droits sur tout ce qui respire
Et de ne rien aimer, tout le fruit qu'on retire,
C'est une triste vie, & puis la mort aprés.

De quelque manière qu'on ait employé les Chats dans les façons communes de parler qui se sont établies, il en résulte toujours une conséquence avantageuse pour eux. Si on n'avoit pas été dans l'habitude de s'en occuper, il auroit été tout simple de choisir d'autres animaux, ou enfin d'autres figures pour être le corps de ces proverbes. Mais les Chats étoient estimés; on ne pouvoit les ramener trop souvent aux sujets de conversation ; on les a liés aux maximes de morale. Eh ! que pouvait-on y substituer à leur place ! Veut-on représenter quelqu'un qui sait se tirer avec adresse de toutes les situations embarrassantes : il est si simple & si élégant de dire: *Il est du naturel des Chats, il tombe toujours sur ses pattes.*

Il faut avouer que cet attribut avec lequel ils sont nés, est bien admirable. L'Académie des Sciences n'a pas regardé comme une étude indifférente le soin d'en expliquer la cause. Ayez le plaisir, Madame, de lire l'extrait que voici des Mémoires de cette Académie.

Les Chats, quand ils tombent d'un lieu élevé, tombent ordinairement snr leurs pieds, quoiqu'ils les eussent d'abord en haut, & qu'ils dussent par conséquent tomber sur la tête; il est bien sûr qu'ils ne pourroient pas eux-mêmes se renverser ainsi en l'air, où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer; mais la crainte dont ils sont saisis, leur fait courber l'épine du dos, de manière que leurs entrailles sont poussées en haut. Ils allongent en même tems la tête & les jambes vers le lieu d'où ils sont tombés, ce qui donne à ces parties une plus grande action de lévier : ainsi leur centre de gravité vient à être différent

du centre de figure, & placé au-dessus. D'où il s'ensuit que ces animaux doivent faire un demi-tour en l'air, & retourner leurs pattes en bas : ce qui leur sauve presque toujours la vie. La plus fine connoissance de la méchanique, ne feroit pas mieux dans cette occasion, que ce que fait un sentiment de peur confus & aveugle.

Madame, il me semble que ceci n'est pas trop à la louange des Chats. Je ne m'en suis pas apperçu du premier coup-d'œil ; je n'étois touché que du plaisir de connoître que l'Académie des Sciences s'est occupé d'eux. Les laisserons-nous ne se sauver que comme des imbéciles, à la faveur d'un sentiment confus & aveugle ? Mais c'est M. de Fontenelle qui s'explique ainsi ; à qui nous en plaindre ? Ses Ouvrages ont embrassé tous les genres d'esprit. Il a par-tout des admirateurs ; il est en droit d'avoir tort impunément avec nos Chats. Réduisons-nous à répondre que si ce n'est que la peur qui les sert si bien, la nature les a du moins traité avec une grande distinction, de leur faire trouver, jusques dans leur faiblesse, des ressources pour leur conservation ; & qu'il seroit bien désirable pour les hommes, que leur frayeur ressemblât à celle des Chats.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SEPTIÈME LETTRE

Un avantage bien marqué, Madame, que les Chats ont sur les autres animaux, est cette propreté qui leur est si naturelle. Plusieurs Sages de l'antiquité avoient reconnu avant nous la haine qu'ils ont pour les mauvaises odeurs, la pudeur avec laquelle ils se cachent dans les momens où ils cèdent aux nécessités de la nature ; & leur attention à dérober aux yeux les effets de cet assujettissement ; ce savoir vivre (car cette façon de parler doit nous être permise), n'est point, comme dans les autres animaux, le fruit d'une éducation formée par la violence & par les châtimens ; la propreté est dans les Chats un présent de la nature. Eh ! quelles dispositions heureuses ne leur a-t-elle pas donné ? Un Chat, par étourderie ou par humeur (car dans quelle société ne se trouve-t-il pas quelque membre défectueux) ; un Chat, dis-je, commet une incivilité ou une injustice, il n'est pas besoin d'employer les injures, ni les menaces pour lui en imposer, on ne fait que l'appeler par son nom : *Au Chat*, lui dit-on simplement. A ce mot, il revient à lui-même ; il sent sa turpitude ; il ne peut plus soutenir des regards qui ont éclairé ses déréglemens. Il fuit ; il va dans la solitude des gouttières cacher sa honte, & se livrer à ses remords.

Il n'est donc pas étonnant de voir tant de personnes du premier mérite sentir tout le prix du commerce des Chats. Madame Deshouillières n'a pu refuser à sa Muse le plaisir de les célébrer. Une grande Princesse a immortalisé Marlamain, son illustre Chat, par des vers dignes d'être gravés dans le Temple des Graces. Quels avantages ne tirerons-nous pas de cet Ouvrage ? Relisons-le encore, je vous prie, Madame.

RONDEAU MAROTIQUE

De mon Minon veux faire le tableau,
Besoin seroit d'un excellent pinceau,
Pour crayonner si grande gentillesse,
Attraits si fins, si mignarde souplesse ;
Mais, las ! ne suis que chétif Poëtereau,
Dirai pourtant qu'il n'est rien de si beau,
Que Cupidon tant joli Jouvenceau,
Pas n'a l'esprit ne la délicatesse
De mon Minon.

Que si Jupin se changeoit de nouveau,
Plus ne seroit Serpent, Cygne, ou Taureau ;
Ains pour toucher quelque gente Maîtresse,
Se dépouillant de sa divine espèce,
Revêtiroit la figure et la peau
De mon Minon.

ENVOI

Gentil Minon, ma joie et mon soulas,
Pour célébrer dignement tes appas,
Voudrois pouvoir rappeler à la vie
Cil qui chanta le Moineau de Lesbie ;

Ou bien celui qui jadis composa
Carmes exquis pour la charmante Issa.
Mais, las! en vain des ténébreux rivages,
Evoquerois si fameux personnages !
Il te faut donc aujourd'hui contenter,
De ce Rondeau qu'amour m'a su dicter.

Quels Héros n'envieroient aux Chats la gloire d'un pareil éloge? Et quelle Muse ne s'honoreroit d'en avoir fait les vers ?

Les Chats peuvent donc se vanter d'avoir eu, pour chanter leurs personnages illustres, les esprits de notre siècle les plus célèbres. Ceux qui ont cherché à leur donner des travers, sont tombés dans l'oubli ; la haine des Chats est dans les Auteurs un caractère de médiocrité ; il n'y a qu'à lire le quatrain du Chevalier d'Acilly.

Notre Chatte, qu'il vous souvienne,
Que si vous battez notre Chienne,
Vous serez bientôt le manchon
De notre petite Fanchon.

Voilà ce qu'un génie vulgaire produit. Scarron, doué d'une belle imagination, est bien loin de tomber dans une pareille erreur. Il nous reste de lui une pièce fugitive qui prouve encore de quel engouement on peut être pour les Chats ; il conte une aventure qui vous paroîtra, comme à moi, j'en suis sûr, très propre à former le sujet d'une excellente Comédie.

EPITRE DE SCARRON

A Madame de Montatère

Une Dame, on m'a fait secret,
Encore que je sois discret,

De son nom, de son parentage,
De sa figure & de son âge,
Un ami seulement m'a dit :
Une Dame, & cela suffit ;
Une Dame donc fort joyeuse,
D'un Chat qu'elle avoit amoureuse,
Ne sachant à quoi l'amuser,
Fit dessein de le déguiser.
D'une tresse faite à merveilles,
Et de riches pendans d'oreilles,
Le chef du Chat elle para,
Et l'ayant paré, l'admira :
Lui mit au col de belles perles,
Plus grosses que des yeux de Merles,
De Merlan, ce seroit mieux dit,
Mais la rime me l'interdit ;
Une chemise blanche & fine,
Une jupe, une hongreline,
Un colet, un mouchoir de cou,
Et force galans du Marcou.
Firent une brave Donzele ;
A la vérité pas fort belle ;
Mais au moins elle ravissoit
La Dame qui l'embellissoit.
Devant un grand miroir, la Dame
Tenoit la moitié de son ame,
Ce Chat qui ne témoignoit pas
S'étonner, ni faire grand cas
Des caresses de cette folle,
Ni de se voir comme une Idole.
Cependant quelqu'un qui survint,
Fut cause que la Dame tint

Son Chat avecque négligence.
Sans mettre l'affaire en balance,
Le bon Chat gagna l'esçalier,
Et de-là gagna le grenier,
Du grenier gagna les gouttières ;
Et voilà la Dame aux priéres,
Aux cris. à conjurer les gens,
D'être aprés son Chat diligens ;
Mais dans le pays des gouttières,
Les Marcous ne s'attrapent guères :
On suivit le Chat, mais en vain.
On s'informa le lendemain
Des voisins, on leur dit l'histoire ;
Les uns eurent peine à la croire,
Les autres la crurent d'abord,
Et tous s'en divertirent fort ;
Et cependant le Chat Sauvage
Ne revint point ; la Dame enrage,
Moins pour les perles de son cou,
Que pour la perte du Marcou.

Il paroît, par cette aventure, que les Chats n'aiment point à représenter ; tout ce qui a l'air de sujétion répugne apparemment à cette indépendance dans laquelle ils sont nés. M. de Fontenelle contoit il y a quelques jours, qu'étant enfant il avoit un Chat dont il s'amusoit extrêmement. Vous croyez bien, Madame, que je recueillis très-précieusement cette circonstance, espérant bien d'en tirer la conséquence naturelle que dans l'enfance le goût pour les Chats peut être regardé comme le présage d'un mérite supérieur. Nous avons d'ailleurs des preuves que ce même

goût subsiste encore quand la raison est venue, n'étant point incompatible avec les occupations les plus sérieuses. On voit que c'étoit pour Montagne une vraie récréation, que d'étudier les actions de son Chat ; & personne n'ignore qu'un des plus grands Ministres qu'ait eu la France, avoit toujours des petits Chats folâtrants dans ce même cabinet d'où sont sortis tant d'établissements utiles & honorables à la Nation. Mais revenons à ce que j'ai à vous conter de M. de Fontenelle. Entr'autres jeux, il imagina donc de prononcer un discours qu'il composoit sur le champ,mais ne trouvant aucune attention dans les autres enfans qui devoient l'écouter, & ne voulant point se passer d'auditoire, il prit son Chat, & l'ayant placé dans un fauteuil, l'érigea en spectateur ; le Chat, oubliant bientôt qu'il formoit lui seul toute l'assemblée, part, gagne la porte, & l'orateur de courir après son auditoire d'escaliers en escaliers, déclamant toujours avec enthousiasme, jusqu'à tems que le Chat ayant atteint les gouttières, il le perdit tout-à-fait de vue.

Je suis bien fâché qu'il n'ait pas mis en vers cet événement. Quel titre ce seroit pour les Chats, s'ils se trouvoient placés entre le Sonnet de Daphné & les Mondes !

Notre histoire seroit plus étendue que celle des sept Sages de la Grèce, si nous rapportions tous les Ouvrages des Poëtes fameux à l'honneur des Chats ; mais je n'ai fait usage de ces différentes Poësies dans le cours de ces Lettres, qu'autant qu'elles servent d'autorité ou d'éclaircissemens à quelque circonstance essentielle à la gloire de nos Héros ; j'ai rassemblé cependant tous ces Ouvrages.

Une collection si curieuse ne peut être qu'agréable à ceux qui aiment à épuiser chaque matière, & présentent aux amateurs des Chats, dans un seul tableau, tous ces différens points de vue trop dispersés, dont ils s'occupent avec tant de plaisir.

Les Chats ont encore parmi nous des titres d'une autre espèce. Paris enferme un édifice qui, par sa simplicité & son élégance, fait bien de l'honneur à l'Architecture,c'est le tombeau du Chat de Madame de Lesdiguières. L'Epitaphe qui y est gravée, prouve assez que ce Chat faisoit tout l'agrément de la vie de sa maîtresse, qui l'aimoit, dit-on, à la folie : caractère des grands attachemens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Je r'ouvre ma Lettre, Madame, pour vous marquer combien je partage votre douleur sur la mort de Marlamain que vous ne pouvez ignorer. On vient de me l'apprendre sans aucun ménagement ; jugez de ma situation. Vous a-t-on conté toutes les circonstances de cette triste aventure ? Une demi-heure avant qu'il expirât, on a connu à ses inquiétudes qu'il vouloit être porté dans l'appartement de son illustre Maîtresse. A peine s'est-il trouvé auprès d'elle, qu'il a rassemblé tout ce qui lui restoit de forces pour faire les adieux les plus tendres ; quelques momens après, comme on s'est apperçu qu'il vouloit qu'on l'emportât pour épargner, sans doute. le spectacle de sa mort, on l'a remis dans sa chambre, où il est expiré. Son derdernier soupir a été un de ces miaulemens doux & tendres qu'il étoit accoutumé de faire, quand il étoit honoré de ces caresses qui l'ont rendu si illustre. Je viens d'essayer

de faire son Epitaphe, je vous en fais part; mais ne la lisez point, si vous connoissez celle dont M. de la Mothe est l'auteur: elle m'a appris le peu que vaut la mienne.

EPITAPHE DE MARLAMAIN

Minon, quel que tu sois, arrête ici tes pas,
Au pouvoir d'Atropos ta griffe est asservie ;
Apprend quelle est la rigueur du trépas,
Lorsqu'il faut s'arracher à la plus douce vie.
Hélas ! j'ai vu passer des jours délicieux.
O Chats Egyptiens, mes augustes aïeux !
Vous qui, sur un autel, entourés de guirlandes,
Etiez l'amour des cœurs & le charme des yeux,
On vous a prodigué des Hymnes, des offrandes ;
De tous ces vains respects je ne fus point jaloux ;
Ludovise m'aima, votre gloire est moins belle ;
Vivre simple Chat auprès d'elle,
Vaut mieux qu'être Dieux comme vous.

HUITIÈME LETTRE

Vous allez être bien aise, Madame, de voir le nom des Chats écrit en hébreu: en voici les caractères חתול Ils se lisent *Chatoul*. C'est là, selon le savant M. Ménage, que commence la généalogie des différens noms que les Chats ont reçu successivement dans les Nations. De

Chatoul les Grecs ont fait *Katis* ; & ce *Catis* est devenu d'abord, chez les Latins, *Cautus*, qui veut dire prudent & avisé, & qui, en cette qualité, s'est trouvé propre à former *Catus*, dont nous avons tiré le mot de Chat. Voilà donc, Madame, des noms à choisir pour nos amis, noms d'autant plus convenables, qu'ils exposent par leur étymologie, quelques qualités de l'animal aimable auquel ils sont appliqués ; & nous avons le dégoût de voir qu'au lieu d'aller puiser dans des sources si fécondes, on donne aux Chats, dans presque toutes les maisons, des sobriquets au hasard, & qui ne portent sur aucune idée raisonnable; les plus grands hommes, parmi les modernes, sont tombés dans cette erreur. M. de la Fontaine, en cent endroits de ses Fables, semble affecter de donner aux Chats des dénominations ridicules, dans les endroits même où il fait leur éloge. Pourquoi ne pas imiter à cet égard le divin Homère ? Quand il parle des Chats, c'est toujours avec les égards & les convenances qu'il est si naturel d'observer pour eux. Il n'y a qu'à lire son Poëme de la Batrachomyomachie, lorsqu'il y a à peindre leur talent pour attraper les Souris. Psycarpax, Prince Rat, parle ainsi à Bouffard, Roi des Grenouilles :

Le Chat aux doigts tranchans, je l'avouerai, Seigneur,
Dans mes sens éperdus imprime la terreur ;
Des piéges, il est vrai, l'amorce est redoutable,
Mais je crains cent fois plus une patte implacable,
Qui jusques sous nos toits (oh perfide transport !)
Vient se cacher, m'atteindre, & me donner la mort;
Ma valeur vainement s'oppose à tant de rage,
Contre une griffe, hélas ! à quoi sert le courage?

C'est dans les actions des Héros qu'on a toujours puisé les surnoms qu'on leur a donné. Qu'on cherche dans les Naturalistes les attributs des Chats, mille épithètes honorables viendront se présenter. Il est vrai qu'on pourra quelquefois envisager les Chats par des faces moins favorables. *Quand on examinera cette souplesse, & ce silence avec lequel ils se glissent dans les endroits où ils peuvent attraper des oiseaux,* cette dextérité ne plaira point à ceux qui aiment mieux les Oiseaux que les Chats. Ils l'appelleront injustice, attentat, tyrannie; cependant le reproche de manger quelques oiseaux, doit leur être fait avec beaucoup de ménagement, lorsqu'on observe qu'ils sont ennemis nés de beaucoup d'autres animaux qui sont nuisibles, & que nous avons en grande antipathie. Ils détruisent les Lézards & les Serpens. J'ai heureusement recueilli sur ce sujet des vers que je crois traduits de l'Arabe. C'est une Idylle intitulée *les Chats*. La personne dans les mains de laquelle elle étoit tombée, accoutumée à ne voir dans ces sortes d'Ouvrages que des Oiseaux, des Chèvres ou des Moutons, étoit très-surprises de ce que les Chats étoient devenus un sujet pastoral. Ces vers, lorsqu'elle me les communiqua, réveillèrent d'abord en moi le souvenir de ces Chats de l'île de Chypre, que j'ai cité dans ma quatrième Lettre, qui passoient une partie du jour à la chasse des Serpens dans la campagne, & se rendoient à des heures réglées au Monastère où ils habitoient. Je pensai, comme cela vous paroîtra tout simple, que le Moine auquel le soin de sonner la cloche pour le dîner des Chats étoit confié, & qui les conduisoit dans la

prairie, s'occupoit d'eux comme les pasteurs font si naturellement de leurs Moutons. Le loisir de cette vie heureuse lui avoit inspiré sans doute le goût de la Poësie ; & n'ayant point de Bergère à célébrer, il avoit du moins chanté son troupeau. Je crois, Madame, que mes conjectures vous paroîtront sensées, quand vous aurez lu cet Ouvrage : le voici :

LES CHATS

IDYLLE

C'en est assez, beaux Chats, suspendez votre zéle,
Grimpez, grimpez, sur ces rameaux épais;
Pendant l'ardeur du jour goûtez la douce paix
Que vous rendez à cette Ile si belle.
Ces gazons émaillés des plus vives couleurs,
Ces bosquets toujours verts, cette onde qui serpente,
Le croiroit-on, hélas ! inspiroient l'épouvante ;
Mille & mille Serpens s'y cachoient sous les fleurs.
    C'est votre griffe tutélaire,
Qui de tant de périls termine enfin le cours.
Que tout célèbre ici cette griffe si chère ;
Non, non, ce n'est qu'aux Chats que l'on doit les beaux jours.
    Le Dieu des cœurs vous devra les conquêtes,
Qui vont éterniser sa gloire dans nos bois ;
Quel triomphe pour vous chaque jour dans nos fêtes :
    L'écho répètera cent fois,
O délice des cœurs, ô belle Cythérée,
Rien ne nous contraint plus ; nous vous suivrons toujours;
Dans cette Ile où jadis vous fûtes adorée,
Des Chats ont ramené les jeux & les amours.

Tendres Minons, c'est par vos seuls exemples,
Que la Fidélité peut relever ses temples.
Quels modèles pour notre cœur,
Quand la beauté qui vous est chère,
De vos feux partage l'ardeur !
Vous n'êtes point flattés du vain orgueil de plaire,
Le seul plaisir d'aimer fait tout votre bonheur :
Que les Bergers ici viennent apprendre,
A ressentir des feux qu'ils ne connoissent pas ;
Ah ! quand on veut brûler de l'amour le plus tendre,
Il faut aimer comme les Chats.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que ce nouveau détail de Bergerie a quelque chose de plus vaste & de plus piquant (sans cependant sortir de la simplicité champêtre) que le genre pastoral qu'ont traité les Anciens? Quel dommage que Théocrite n'ait pas eu l'idée de celui-ci. On ne peut vanter, dans les Moutons, que la blancheur de leur laine, les bonds qu'ils font sur le penchant d'un côteau, ou le bèlement d'une Brebis qui appelle son petit Agneau. Il n'y a rien là d'intéressant pour le cœur. Si l'on veut remuer le lecteur par des images de l'amour, il faut lui faire perdre de vue le troupeau, pour ne l'occuper que du Berger & de la Bergère ; mais dans une bergerie de Chats, c'est dans le sein du troupeau même qu'on puise le sujet entier d'une Eglogue intéressante.

Madame Deshouillières, qui savoit si bien se saisir des images & des idées propres à la Poësie, n'a-t-elle pas écrit avec un grand détail les amours de Grisette? N'avons-nous pas d'elle encore un Poëme tragique &

lyrique sur la mort d'un des Amans de cette belle Chatte. J'ai songé, comme vous croyez bien, Madame, à faire mettre ce Poëme en musique; mais l'Ouvrage étoit assez important pour me rendre difficile sur le choix du Musicien. Ce sont des Chats qui forment toute l'action. J'ai consulté nos connoisseurs en musique les plus délicats; ils m'ont déclaré que le chant des Chats pouvoit être rendu exactement par un grand nombre de nos Musiciens modernes, m'assurant qu'ils mettroient ce Poëme dans tout son jour. D'un autre côté, de savans Italiens, qui sont de bonne foi, m'ont prouvé que leur musique devoit, à bien des égards, avoir la préférence, & particulièrement par le récitatif. Cette dernière raison a pensé emporter la balance: mais comme cet Opéra n'est point de ceux dont la représentation & le succès doivent se renfermer dans une seule Nation, & qu'il est destiné au moins à toute l'Europe, j'attends que les deux partis soient d'accord, pour me déterminer. Je sais bien des personnes de mérite qui sont dans une grande impatience de voir cette question décidée, & qui certainement ne verront jamais d'autre Opéra nouveau que celui-ci. Imaginez-vous, Madame, combien le Ballet en sera brillant & varié, étant exécuté par des Chats. Ces nouveaux Danseurs, par leur légèreté extraordinaire, caractériseront le merveilleux de l'Opéra, bien mieux, sans comparaison, que les vols, les chars, &, les trapes dont on apperçoit toujours la méchanique.

J'ai l'honneur d'être, etc.

NEUVIÈME LETTRE

Si jamais, Madame, il étoit établi de déterminer son choix à une seule espèce de Chats, les noirs auroient sans difficulté la préférence. Les Chats noirs sont ceux dont la nature a toujours été le plus avare ; elle semble ne nous en montrer quelquefois que pour nous prouver qu'elle a le secret d'en faire. Il y a toute apparence que les Chattes qui se piquent de beauté, sont de cette couleur, ou tâchent du moins d'en être. J'ai remarqué qu'elles étoient extrêmement connues par toutes sortes de Chats. Elles ont apparemment à leurs yeux ce piquant qui est le partage des Brunes dans toutes les espèces, & pourroient bien se faire honneur de ces vers de M. de Fontenelle, dont les Brunes ont été si flattées :

Brunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle,
Où la sagesse avoit pris le timon.
Qui dit Brunette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit démon.
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grèce affolèrent les Sages,
Qui, comme oisons les menoient par le bec,
Qui croyez-vous que ce fussent ? Brunettes

Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes,
Disoient, Dieu sait, gentillesses en Grec ;
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi Philosophe, ou du moins Raisonneur,
Et qui pouvoit acquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or, vous, Messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austère sagesse,
Quand vous verrez Brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité :
Brunettes sont l'écueil de votre espèce.

Il est vrai que la couleur noire nuit beaucoup aux Chats dans les esprits vulgaires ; elle fait sortir davantage le feu de leurs yeux ; c'est assez pour les croire au moins sorciers ; mais en récompense ce même aspect joint à leurs façons d'agir charmantes, est, pour les gens de bon sens, une image naïve de ces peuples venus de l'Afrique, dont le teint rembruni leur donnoit un abord sauvage, et qui cependant, dès qu'ils furent maîtres de l'Espagne, sembloient n'en avoir fait la conquête que pour y transporter la politesse & la galanterie.

Feu Madame de la Sablière fournit à cet égard un exemple bien remarquable. Elle avoit passé une partie de sa vie au milieu d'un nombre de Chiens. Un beau jour ses amis furent très étonnés de les trouver tous exilés, & de voir à leur place une troupe de Chats moins triomphans. On lui demanda la cause de cette révolution ; elle avoua, qu'ayant éprouvé qu'on s'attachoit avec passion aux Chiens, ce qui lui paraissoit très-déraisonnable, elle

s'étoit déterminée à n'avoir que des animaux dont le commerce ne mène pas plus loin qu'on ne veut. Quel guide que la prudence humaine ! c'étoit les Chats, & les noirs encore qu'elle avoit choisis. Il est vrai qu'elle réussit d'abord à rompre son premier attachement, mais ce ne fut que pour en reprendre un cent fois plus tendre & plus durable. Sans cesse environnée & occupée de ces Chats ; livrée de plus en plus à un enchantement qu'elle n'avoit pas prévu : amusemens, passions, tout leur devint subordonné : elle ne voulut plus admettre dans son intimité qu'eux, & M. de la Fontaine, & cette liaison agréable a duré jusqu'à sa mort.

Entre ces Chats rares, ce siècle-ci en a produit un dans lequel on retrouve, à un degré de ressemblance étonnant, ce commerce séduisant des Zegris & des Abencérages. Comme eux, il a un goût infini pour les fêtes. Amateur des promenades, & en même tems ennemi de cette tristesse que l'hiver répand sur la nature, il s'est choisi une galerie où il jouit d'un printems éternel : c'est une Orangerie. On le voit respirant les parfums, & s'égarant à travers les branches & les fleurs. Vous jugez bien, Madame, que le théâtre de ses amours ne peut être que

Sous ce berceau qu'amour a fait exprès.
Pour attendrir une inhumaine.

Il y conduit une Chatte tricolore, qui porte un masque noir comme le sien, & qu'il aime avec toute la galanterie & la fidélité de ces vieux tems qu'on nous vante toujours. Cette constance est bien à sa gloire. Charmant comme il est, avec l'art qu'il a d'attirer les Belles dans un lieu

délicieux, où il ne règne qu'un jour sombre, il n'auroit qu'à imaginer des conquêtes, et les faire.

Quelles Chattes si modérées,
S'armeroient de rigueur dans ces nuits éclairées,
Par le seul flambeau des amours !
C'étoit sous un berceau, dans ces belles soirées,
Que Clèves, malgré soi, s'occupoit de Némours.

Je n'ai encore exposé que les plus faibles preuves du mérite de cet admirable Chat. Une Princesse à qui les destinées ont fait un don plus précieux par le charme de son esprit que par le rang supérieur qu'elle remplit ; cette grande Princesse, dis-je, le chérit & s'en amuse. Anacréon, à ce prix, n'auroit-il pas jugé avec justice ses talens assez récompensés ?

J'ai l'honneur d'être, etc.

DIXIÈME LETTRE

Nous n'avons, Madame, traité encore qu'en ébauche la forme aimable de nos Chats ; c'est une de celles qui font le plus d'honneur à la nature. Ils joignent au maintien solide des Quadrupèdes, un agrément & une dextérité donnée à un petit nombre d'espèces. Couverts d'une

fourrure veloutée, où la nature s'est jouée à varier des couleurs, ils naissent armés contre l'intempérie des saisons.

C'est une mécanique très-curieuse que l'art avec lequel les Chats disposent cette fourrure pour recevoir ou éviter à leur gré les impressions de l'air ; la découverte que j'en ai heureusement faite, est le fruit d'un grand nombre d'observations.

Quand il règne un air dont les Chats veulent se garantir, j'ai remarqué qu'ils tiennent leur poil couché exactement sur leur peau : ce qui fait connoître que cette tissure devient alors un rempart où les parties du froid ou du chaud glissent sur la superficie ; au lieu que quand la saison est convenable à leur tempérament, ou flatte leur sensation, ils s'ouvrent, pour ainsi dire, aux influences ; ils dilatent leur poil ; ils le hérissent ; ce qui donne un libre passage à l'air dont ils consentent d'être frappés. Ces précautions sont, sans doute, une suite de la connoissance qu'ils ont des changements du Ciel. Cette patte qui, par les contours qu'elle trace sur leur visage, est un présage de pluie ou de beau tems, que les gens même les moins éclairés ont remarqué, supplée aux instrumens de mathématique ; ainsi les Chats peuvent être regardés comme des Baromètres vivans.

Mais supposons que ces relations des Chats avec les Astres soient imaginaires, & ne les regardons que par des faces qui leur sont incontestables ; leurs yeux, par exemple, ont été long-tems l'objet de l'ambition des belles, on ne pouvoit leur donner un éloge plus flatteur que de leur

trouver les yeux pers, c'est-à-dire, changeans comme ceux des Chats,ou verts,comme on remarque qu'il les ont communément. M. de la Fontaine, dans la Fable des Filles de Minée, après avoir décrit la dispute de Neptune & de Minerve, au sujet de la Ville d'Athènes, pour caractériser dignement la Déesse, la représente avec ces yeux qui sont le partage des Chats.

Elle emporta le prix & nomma la Cité;
Athènes offrit ses vœux à cette Déïté;
Pour les lui présenter, ont choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présens divers,
Tout le reste entouroit la Déesse aux yeux pers.

Marot,pour frapper d'un seul trait le portrait de Vénus, n'a-t-il pas dit :

Le premier jour que Vénus aux yeux verts.

Le Sire de Coucy, si célèbre par ses amours, avoue dans ses Poësies, qui sont du tems de Philippe-Auguste, que c'est là le charme auquel son cœur a cédé.Ces beaux yeux, qui appartenoient à une Madame de Fayel, causèrent, comme on le sait, l'aventure du monde la plus tragique. Les yeux verts n'inspirent que de grandes passions ; & là nature qui les a refusés, dans ce siècle-ci, aux belles, les a prodigués à l'espèce Chatte.

A ne connoître ces aimables animaux que par tant de qualités dont ils sont doués, ne jugeroit-on pas qu'ils jouissent d'une longue vie ? Cependant, tandis qu'un ennuyeux Corbeau vit, selon l'opinion des Anciens,

l'espace de six ou sept siècles, un Chat remplit à peine deux ou trois lustres. Comment la Nature conserve-t-elle si peu de tems ce qu'elle semble avoir fait avec tant de plaisir ? Dans les différens climats où elle les a répandus, elle n'a varié leur forme que pour multiplier leurs agrémens ; on a remarqué que ceux de l'Europe ressemblent exactement au Lion par beaucoup de traits. Les Chats Syriens, plus grands que les nôtres, sont très curieusement bigarrés ; & comme leurs yeux ne sont pas tous deux dans la même position, & que leur bouche a un penchant vers l'oreille, des voyageurs ignorans, & qui ne connoissent de régularité que dans les proportions communes, ont rapporté qu'ils avoient la bouche & les yeux de travers ; & concluoient de-là qu'ils étoient monstrueux. Mais philosophiquement examinés, leur physionomie est très-heureuse et très-agréable. Les Chats du Malabar habitent ordinairement sur des arbres ; le vol leur est propre ; & ce qu'il y a de plus surprenant, est qu'ils volent sans ailes.

Mais sur toutes ces espèces de Chats étrangers, ce sont ceux de Perse, il faut en convenir, qui l'emportent par la beauté. Un fameux Voyageur, en 1521. enrichit l'Italie de cette nouvelle race ; présent qu'elle conserva avec tant de soin & de jalousie, que ce ne fut qu'après un siècle presque révolu, que ces beaux Chats furent transportés en France. Elle en a l'obligation au célèbre M. Ménard, qui apporta de Rome une Chatte sur la mort de laquelle il a fait un Sonnet bien digne d'illustrer sa Muse. comme il est arrivé.

SONNET

C'est grand dommage que ma Chatte,
Aille au pays des trépassés ;
Pour se garantir de sa patte,
Jamais Rat ne courut assez;
Elle fut Matrone Romaine,
Et fille de nobles ayeux ;
Mon Laquais la prit sans mitaine,
Près du Temple de tous les Dieux ;
J'aurai toujours dans la mémoire
Cette peluche blanche & noire,
Qui la fit admirer de tous ;
Dame Cloton l'a maltraitée,
Pour plaire aux Souris de chez nous,
Qui l'en avoient sollicitée.

Il n'est pas étonnant que M. Menard ait regretté si tendrement sa Chatte ; elle étoit sans doute les délices de sa solitude, & l'appui de sa philosophie, lorsqu'il composa ces vers qui caractérisent si bien ses mœurs & son esprit.

Las d'espérer & de me plaindre
De l'amour, des Grands, & du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Mais quels avantages n'ont point été occasionnés par les Chats. Une des plus célèbres maisons de l'Angleterre leur doit sa richesse & son illustration. Richard Whigtington, dans sa grande jeunesse, dépourvu de tous les biens de la fortune, mais né avec d'excellentes inclinations, voulut

aller dans l'Inde chercher une plus heureuse destinée. Il se présenta comme passager pour s'embarquer. On lui demanda avec quels secours il comptoit de vivre dans le trajet, il répondit qu'il n'avoit pour toute richesse qu'un Chat, & le désir de se signaler. On fut touché de cette franchise noble avec laquelle il exposoit sa situation. On le reçut lui & son Chat, & le vaisseau fit voile. Comme ils étoient dans les mers de l'Inde, une tempête les surprit, & les fit échouer sur une côte, où bientôt les naturels du pays s'emparèrent de leur navire, & de leurs personnes. Le jeune Anglois, portant son trésor entre ses bras, fut conduit comme les autres devant le Roi de ces peuples ; & tandis qu'ils étoient à son audience, ils apperçurent un nombre immense de Souris & de Rats, qui parcouroient le Palais, & s'attroupoient jusques sur le trône du Monarque, qui en paroissoit très-ennuyé. Whigtington reconnut la voix de la fortune qui l'appeloit. Il ne fit que laisser aller son Chat, & voilà un monde de Souris et de Rats étranglés, & le reste mis en fuite. Le Roi, charmé de l'espoir d'être bientôt délivré du fléau qui désoloit ses Etats, entra dans des transports de reconnoissance qu'il ne savoit comment exprimer assez vivement. Il embrassoit tantôt ce Chat libérateur, & tantôt le jeune Anglois ; & pour accorder à l'un & à l'autre de dignes marques de sa reconnoissance, il déclara Whigtington son favori, & donna à ce merveilleux Chat le titre de Généralissime de ses Armées, n'ayant eu jusques-là d'ennemis à combattre que cette immensité de Souris & de Rats qui l'assiégeoient sans cesse.

Whigtington, soutenu par la considération que lui donnoit le Chat son émule, surmonta toutes les cabales de la Cour. Il gouverna plusieurs années cet Empire ; enfin gagné par l'amour de sa patrie, il obtint la liberté d'y retourner. Le Monarque, en échange du Général Chat qui lui fut laissé. lui donna un navire chargé de richesses. A peine le jeune Anglois fut-il de retour en Angleterre, qu'il y fut élevé à la dignité de Maire de Londres. Dans ce nouveau rang, pour donner des témoignages publics de la reconnoissance qu'il devoit aux Chats, il en prit le nom : il fut appelé *Mylord Cat.* Ses descendants ont succédé aux honneurs de cette dénomination ; ses images sont encore répandues en plusieurs endroits de Londres : on le voit pompeusement représenté dans les enseignes, portant en triomphe sur l'épaule ce Chat auquel il fut redevable de son bonheur & de sa gloire.

M. Bayle, à l'occasion de la reconnoissance qu'on doit aux Animaux des services qu'ils nous rendent, rappelle le testament d'une Mademoiselle Dupuy, témoignage bien sensible des obligations qu'elle croyoit avoir à son Chat. Mademoiselle Dupuy avoit le talent de jouer de la harpe à un degré surprenant, & c'étoit à son Chat qu'elle devoit l'excellence où elle étoit parvenue. Il écoutoit attentivement chaque fois qu'elle s'exerçoit sur sa harpe, & elle avoit remarqué en lui des degrés d'intérêt et d'attendrissement, à mesure que ce qu'elle exécutoit avoit plus ou moins de précision & d'harmonie. Elle s'étoit formée, par cette étude, un goût qui lui avoit acquis une réputation universelle. A sa mort, elle voulut donner à son Chat une

marque convenable de sa reconnoissance, elle fit un testament en sa faveur; elle lui légua une habitation très agréable à la ville, & une à la campagne : elle y joignit un revenu plus que suffisant pour satisfaire à ses besoins & à ses goûts; & afin que ce bien-être lui fût fidèlement procuré, elle légua en même tems, à plusieurs personnes de mérite, des pensions considérables, à condition qu'elles veilleroient sur les revenus de cet aimable légataire, & qu'elles iroient une quantité de fois marquées par semaine lui tenir compagnie. Ce testament fut attaqué. Les plus furieux Avocats se partagèrent & écrivirent. J'ai fait inutilement jusques à présent les recherches les plus exactes pour trouver les factums qui furent faits sur cette importante affaire. Il se perd comme cela tous les jours des Ouvrages aussi curieux qu'intéressans, dont il est bien injuste que le public se trouve privé.

J'ai l'honneur d'être etc.

ONZIÈME LETTRE

Les Chats considérés tels qu'ils sont aujourd'hui.

Nos Lettres précédentes, Madame, ont dévoilé les fastes des Chats d'une façon qui, je crois, paroîtra satisfaisante à ceux qui, comme nous, reconnoissent leur mérite. Mais croyez-vous qu'elle fasse assez d'impression sur des

personnes prévenues contre eux? Nous avons bien des sortes d'adversaires à combattre. Il y a des esprits sévères qui affectent le pyrrhonisme de l'histoire, & qui nous nieront, sans aucune pudeur, les faits que nous avons avancés sur la foi de la respectable antiquité. D'autres, qui sont esclaves des préjugés de leur enfance, accoutumés à manquer d'égard pour les Chats, apprendront, sans en être touchés, toute leur gloire passée. Il n'y a qu'un parti à prendre, Madame; c'est d'examiner l'espèce chatte telle qu'elle est aujourd'hui, isolée & considérée en elle-même. Vous m'avez donné bien des lumières à cet égard, dont il est tems de faire usage. Transportons-nous d'abord dans une région supérieure à celle des animaux terrestres; c'est là que nous trouverons les Chats dans un repos & dans une abondance qu'ils ne tiennent point des hommes. Pourra-t-on alors ne pas reconnoître que c'est par pure courtoisie que les Chats veulent bien commercer avec nous? Libres dans le choix de leur séjour, ils habitent, au gré de leur ambition ou de leur philosophie, les portiques du Monarque, ou le simple toit du Citoyen. Il ne leur coûte ni complaisance, ni soin de plaire, pour en obtenir l'accès, leur légèreté et leur souplesse leur ouvrent, pour ainsi dire, un chemin dans les airs : c'est donc sur la superficie des Villes que les Chats peuplent une Ville particulière ; c'est-là qu'ils forment une espèce de République qui s'entretient & fleurit par ses propres forces. Les combles des maisons ne sont remplis que d'animaux qui semblent n'être faits & ne se reproduire que pour leur subsistance ; ainsi, sans secours humain, il n'y a point de

Chat, qui, déduction faite du tems qu'il donne à sa paresse ou à ses amours, ne trouve abondamment tout ce qui peut le rendre heureux. Et avec quelle économie ne jouissent-ils pas du bien-être ? Ils ennoblissent les besoins de la vie, en les accompagnant des dehors de la liberté & du plaisir; ils commencent par se faire un spectacle de la Souris qui va devenir leur proie : ce n'est que le progrès du besoin qui les détermine enfin à se la sacrifier. Les Chats, dans leur agilité & dans leurs griffes, portent donc, si j'ose m'exprimer ainsi, & leur fortune & leur patrie.

C'est du sein d'une si heureuse indépendance qu'ils descendent dans nos habitations. Eh ! sous quels auspices encore ? Avec quels agrémens viennent-ils s'y produire ? L'enjouement le plus aimable, les attitudes fines & variées, dont l'imitation fit autrefois la gloire des plus célèbres pantomines : voilà les talens avec lesquels ils naissent, & qu'ils apportent parmi nous ; aussi ne sont-ce point des maîtres qu'ils viennent y chercher. Nés dans une condition heureuse, toujours libres d'y rester, rien ne les conduit à la servitude. Ce n'est que pure tendresse pour les hommes, convenances, rapports d'humeur, qui fait que nous sommes assez heureux pour les posséder ; cent fois plus estimables à cet égard que l'espèce chienne, que bien des gens cependant n'ont pas honte d'élever au-dessus d'eux. Les Chiens ne s'attachent à nous que parce qu'ils mourroient sans notre secours. Qu'on les examine bien ; humiliés par la bassesse de leur condition, il n'y a sorte d'affront, de mauvais procédés qu'ils n'endurent. Quelle différence ? Dans le Chien le plus parfait, on ne trouve

qu'un esclave fidèle; dans son Chat on possède un ami amusant, dont l'attachement n'a rien que de volontaire, dont tous les momens qu'il vous donne sont autant de sacrifices de cette liberté & de cette souplesse qui ne bornent ni son séjour, ni ses inclinations.

Mais il faut encore les envisager par des qualités bien supérieures. Pour peu qu'on fasse l'analyse de leurs sentimens, si j'ose m'exprimer ainsi, quelle élévation n'y découvre-t-on pas? Rien ne les étonne, rien ne leur en impose. Tout ce qui s'agite devient pour eux un objet de badinage. Ils croient que la nature ne s'occupe que de leur divertissement. Ils n'imaginent point d'autre cause du mouvement; & quand, par nos agaceries, nous excitons leurs postures folâtres, ne semble-t-il pas qu'ils n'apperçoivent en nous que des pantomimes dont toutes les actions sont autant de bouffonneries? Ainsi, de part & d'autre, on se donne la comédie, & nous divertissons, tandis que nous croyons n'être que divertis.

Cette gaieté, si naturelle aux Chats, me fait souvenir de ce qu'on lit de ces Rois du Turquestan, qui ne se montroient jamais à leurs sujets ni à leurs ennemis, qu'avec des dehors de cette joie qui part du fond de l'âme, & qui regardant ce bien comme le premier de tous, prenoient par excellence le titre de Prince qui n'est jamais triste.

Un Chat se lasse-t-il du tumulte des Villes, les campagnes lui présentent une nouvelle patrie, où la nature semble avoir prévu tous ses besoins. Eh! que n'a-t-elle point fait pour lui cette nature? Est-il un animal plus heureusement constitué? On n'apperçoit jamais d'altéra-

tion dans sa santé; exempt de toute inquiétude, on ne le voit point s'embarrasser des soins du lendemain. Quel avantage sur les autres animaux ? La Prévoyance, toute estimable qu'elle a droit de nous paroître, n'en est pas moins fille de la Crainte ; elle est une de ces vertus qui supposent la misère de l'état de celui qui la possède. Un Chien, environné de tout ce que sa voracité lui rend de plus précieux, ne jouit pas de cette quiétude qui constitue le vrai bonheur ; à l'instant même de sa satisfaction, il sent son indigence prochaine ; il va cacher avec défiance une partie de sa richesse. Le Chat, maître de sa situation, goûte, dans le sein de l'abondance, le plaisir pur de la tranquillité ; son adresse & sa sobriété lui sont des garans toujours certains d'un avenir agréable.

On ne sauroit leur reprocher, comme on feroit avec justice aux Chiens, que leur commerce nous coûte des soins & de la contrainte; Philosophes dans le choix de leur habitation, il n'est aucun endroit d'une maison qui ne leur paroisse une retraite agréable. L'heure des repas leur est indifférente ; dans les intervalles, on ne craint point qu'assujétis à la soif, la rage les fasse devenir l'effroi & la destruction d'une famille qui les a élevés dans ses bras ; ils n'y apportent pas même la moindre incommodité. C'est par un murmure doux, & qui semble n'être qu'une agacerie d'amitié, qu'ils s'expliquent avec nous ; ils ménagent ainsi, avec autant d'art que de prudence, cette voix à laquelle ils donnent un essor si éclatant, quand ils se retrouvent dans cette région où les hommes n'osent aller les troubler ; on peut enfin ne s'occuper d'eux que

pour s'en amuser. Les Chiens, heureux seulement parce qu'ils sont nos esclaves, nous vendent cependant leur servitude, & l'inutilité dont ils sont dans les Villes ; ils multiplient nos soins domestiques. Les Chats, possesseurs d'un bien-être qui n'attend rien de nous, délivrent nos maisons des animaux qui les détruisent ; ils nous prodiguent l'agrément de leur commerce. Qu'on les reçoive dans l'intimité des familles, ils n'y veulent jouer que le rôle d'animaux ; ils n'exigent point des égards que des hommes ne doivent qu'aux hommes, & nous épargnent la honte de mettre au rang de nos occupations le soin de satisfaire leurs besoins ou leurs caprices.

S'ils étoient susceptibles d'amour-propre, dans quels animaux seroit-il plus pardonnable ? A examiner le jeu & l'harmonie qu'il y a dans tous leurs membres, ne semble-t-il pas que la nature a donné une attention particulière à leur construction ? Elle leur a fait un avantage qui réussit toujours chez les hommes ; c'est d'avoir ce qu'on appelle une physionomie. L'ensemble de leurs traits, qui porte un caractère de finesse et d'hilarité, & particulièrement leurs moustaches, sont des dons qu'ils ne peuvent avoir reçus qu'à titre d'agrémens. Le brillant dans les yeux, si estimé encore parmi les hommes, est assurément prodigué à l'espèce chatte. Nos yeux à nous n'ont d'autre faculté que de nous faire appercevoir les objets par le secours de la lumière, & nous deviennent purement inutiles partout où elle n'existe plus. Ceux des Chats portent avec eux la lumière même. Le Soleif ou les clartés artificielles dont nous avons un besoin indispen-

sable dans presque toutes nos actions, ne sont pour eux qu'un spectacle ; & tandis qu'arrêtés souvent dans nos projets les plus intéressans. nous nous impatientons jusqu'à tems que l'obscurité cesse, les Chats amans s'entre-apperçoivent clairement dans la gouttière ; &, plus heureux que nous, leurs yeux, en cherchant l'objet qu'ils aiment, leur suffisent pour le découvrir.

Ces qualités lumineuses sont si dignes d'attention, qu'elles ont mérité un éloge dans le livre d'un de nos plus célèbres Académiciens des Sciences. Il ne balance point à honorer les yeux des Chats, & ces étincelles qu'on voit briller quand on les frotte à rebrousse poil, du titre de phosphore naturels ; & cette remarque fera connoître aux siècles à venir, que les Chats n'étoient pas inutiles dans les Académies, & qu'ils y concouroient à la perfection des Sciences.

Examinons à présent leur caractère. Il est dangereux, si l'on en croit l'opinion vulgaire ; & cette erreur, quelque honte qu'elle fasse à notre jugement, se trouve adoptée même par des personnes de bon sens : on ne doit point s'en étonner ; les gens d'esprit sont peuple à bien des égards. C'est l'ouvrage d'une certaine portion de paresse, qui reste toujours dans ceux même qui ont le plus de penchant à s'instruire ; & quelques-uns d'ailleurs ne se reprochent guères leur crédulité, quand leur vanité n'est point blessée de croire.

Comme nous avons déjà établi que les Chats sont capables d'attachement & de prévenances dans la conduite qu'ils gardent avec les hommes, pour peu que nous entrions

dans le détail, nous prouverons encore qu'ils ont toute la délicatesse de l'amitié ; mais on nous contestera que cette amitié soit constante, & qu'on puisse compter sur elle ; on ne manquera pas de se récrier contre leur patte égratignante. C'est donc cette griffe tant reprochée dont il s'agit de faire connoître la candeur & l'innocence ; examinons d'abord sa forme : elle est si aigue, & exige des Chats une si grande attention, une dextérité si parfaite pour ne point gripper, que les gens qui raisonnent le moins en conviennent, quand ils disent que les Chats font patte de velours. Cette façon de parler qui paroît n'être qu'un rébus, est cependant une analyse très-fine de l'adresse admirable avec laquelle il faut qu'un Chat se serve de sa patte pour que ses ongles n'égratignent point. Voilà donc les Chats dans une perpétuelle contrainte ; & de quelle espèce encore? contrainte qui demande une étude d'autant plus gênante, qu'elle dérange absolument l'ordre & l'action naturelle des ressorts de sa machine. C'est donc dans une retenue, dans une attention continuelle que les Chats vivent avec nous. Pour peu qu'on ouvrît les yeux sur cette situation, oseroit-on ne pas sentir, ne pas avouer que l'attachement des Chats est le plus flatteur & le plus tendre que nous puissions inspirer. Il est vrai que dans le cours de sa vie, un Chat aura peut-être une douzaine de distractions : sa griffe reprendra malgré lui le jeu qui lui est imposé par la nature, encore ne sera-ce que le transport d'une joie involontaire, l'égratignure d'ailleurs ne tombant jamais que sur des mains méfiantes ; cependant voilà les esprits qui se révoltent ; on ne lui tient plus aucun compte de sa

vertu passée ! on se déchaine, on oublie tout ce qu'il en coûte à un Chat pour ne pas vous égratigner plus souvent; quelle injustice ! quelle ingratitude ! Un ami amusant, délicat, a passé sa vie à se contraindre pour vous, & vous ne pardonnerez pas à son amitié quelques momens de distraction ? La Société pourroit-elle s'entretenir parmi les hommes, s'ils regardoient avec la même sévérité, avec cet esprit pointilleux, les coups de griffes (si je puis m'exprimer ainsi) qu'ils s'entredonnent, & presque toujours volontairement, dans le cours de leur liaison & même de leur amitié ? Ce petit manque d'égalité dans la conduite des Chats, loin de nous indisposer contre eux, est une morale en action qui devroit ne nous les faire envisager que comme des animaux autant capables de nous instruire que de nous amuser.

Tranquillisons-nous, Madame ; nous verrons un jour le mérite des Chats généralemeut reconnu. Il est impossible que dans une Nation aussi éclairée que la nôtre, la prévention, à cet égard, l'emporte long-tems encore sur un sentiment aussi raisonnable. N'en doutez point, dans les sociétés, aux spectacles, aux promenades, au bal, dans les Académies même, les Chats seront reçus ou plutôt recherchés. Il est impossible qu'on ne parvienne point à sentir que dans son Chat on possède un ami de très-bonne compagnie, un pantomime admirable, un Astrologue né, un Musicien parfait, enfin l'assemblage des talens & des graces ; mais nous ne pouvons encore déterminer bien précisément quand arrivera ce siècle qui sera si légitimement comparé au siècle d'or : il faudra que la raison ait

détruit l'ouvrage du préjugé, & les progrès de la raison ne sont point rapides, aux ménagemens qu'elle garde avec les hommes, quand elle les conduit. Il semble qu'elle craigne de leur faire appercevoir que c'est elle qui les entraîne ; cela est bien humiliant pour l'humanité, & bien contraire aux intérêts des Chats.

J'ai l'honneur d'être, etc.

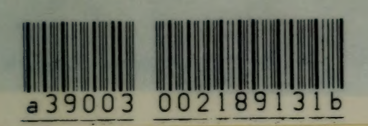
FIN.





TABLE DES MATIÈRES

Privas. — Imprimerie Lucien VOLLE.


a39003 002189131b

